403

Pauvre mère

549.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

403

ACTE IV, SCÈNE VIII.

549.

PAUVRE MÈRE!

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Francis, Cornu et H. Auger,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 11 NOVEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DUVERNEY (45 ans).	M. MONTIGNY.
GEORGES, son fils (21 ans). . . .	M. LAFFEBIÈRE.
ARTHUR, son second fils (18 ans).	M. ARMAND.
CARPENTIER (50 ans).	M. CHÉRI.
PHILÉAS, jeune garde-champêtre. .	M. RAYMOND,
Mme VILLETTE, femme de charge de Duverney (40 ans).	Mme GAUTHIER.
MARIE, jeune orpheline.	Mlle É. RABUT.
JACQUELINE, marchande de cerises de Montmorency.	Mlle MÉLANIE.
LE PROCUREUR DU ROI. . . .	M. ÉDOUARD.
UN VALET.	M. LAISNÉ.
UN PETIT PAYSAN.	M. PROSPER.

La scène se passe à Ormesson, près de Saint-Denis.

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre ; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre, au rez-de-chaussée, ouvrant dans le fond sur un vestibule ; à gauche de l'acteur, la porte d'une seconde chambre ; à droite un escalier à rampe d'acajou, conduisant aux appartemens du premier étage.

SCENE PREMIERE.

PHILÉAS ; *puis* MARIE *et* Mme VILLETTE, PAYSANS.

PHILÉAS, *arrivant de la chambre de gauche.* J'espère qu'en v'là une fameuse de mairie...

Mme Villette et Marie entrent.

Mme VILLETTE, *à Marie, en souriant.* Ce Philéas se donne-t-il du mal...

MARIE, *de même.* Ah ! dam, il travaille là pour lui ; n'est-il pas le fiancé de Jacqueline ?

Mme VILLETTE. Au fait, je ne pensais pas à ça, il y a si long-temps que leurs

bans sont publiés... Pauvres enfans, ils seront donc mariés enfin!...

PHILÉAS, *arrangeant lui-même la table, puis montrant les registres de l'état civil, qui sont sur la table.* Et ces livres-là? ce sont les registres de l'état civil... Je les laisse là, M. l'maire les casera à sa guise..... quant à ces deux cadres... (*prenant deux cadres grillagés, également sur la table*) où c' que not' bonheur à tous est affiché à tour de rôle... faut les placarder quelque part... Ah! des deux côtés de cette porte.

Il montre la porte du fond, deux paysans prennent les cadres, et les mettent en place.

*Mme VILLETTE. Un bon clou... que ça soit solide; les promesses de mariage, n'est-ce pas, Philéas? il faut qu'elles tiennent!...

PHILÉAS. Bien dit, madame Villette, bien dit! y est l' calembourg.

Mme VILLETTE. Hé! hé! que veux-tu?... il faut bien avoir quelquefois le petit mot pour rire!... Et d'ailleurs aujourd'hui... je ne sais pas; mais je me sens toute guillerette... oui, j'ai le cœur content... je suis heureuse.

PHILÉAS. Ah! je sais ben, madame Villette, d'où vous vient c' bonheur-là... c'est qu'il est ici, hein?

Mme VILLETTE. Et qu'il doit y rester deux à trois mois!...

PHILÉAS. Vrai! eh ben! tant mieux... C'est un si bon enfant, monsieur Georges!

Mme VILLETTE. Oh! oui, il est bon!...

PHILÉAS. Eh ben! c'est dans le lait, ça, voyez-vous, madame Villette... Oui... nos qualités... nos défauts... tout dépend du lait d'une nourrice... c'est mon idée du moins. Et comme vous êtes une excellente femme, madame Villette, il est tout simple, tout naturel, que l' fils de M. Duverney... que M. Georges soit un excellent garçon; et puis après ça, il a toujours eu sous les yeux de bons exemples; car on dit que son père, M. Duverney, est lui-même un brave et digne homme!.... Ah çà! à propos, savez-vous qu'il fait bien les choses, M. Duverney! Quoi! il ne se contente pas de donner sans rétribution cette partie de son château pour loger la mairie, qui était jusqu'alors dans une mauvaise barraque ouverte à tous les vents, il veut encore la meubler de tous les ustensiles nécessaires, rien n'y manque... encre et papier, plumes et canif, en v'là d'la générosité!... A la vérité, qu'est-ce que c'est qu' ça pour lui?... Il est si riche! un grand banquier de Paris! un député bentôt! oui, on l'élit aujourd'hui ou demain à Saint-Denis.... Oh! il n'peut pas manquer d' l'être, les électeurs l'veulent, par ainsi j'n'aurons qu'à d'mander des canaux, et des chemins de fer, pour aller chercher des cerises à Montmorency. Mais dites donc, madame Villette, si c'était lui qui s'rait not' maire?...

Mme VILLETTE. M. Duverney!

PHILÉAS. Mais non, il n'aime pas assez Ormesson pour ça... A preuve qu'il n'y vient jamais... y a plus de vingt ans qu'il n'y a pas mis le pied. Au fait, c'est pas étonnant, c' château n' lui rappellerait que d' tristes souvenirs; c'est ici qu' sa femme est morte, sa première, une brave dame... Madame Villette l'a ben connue; n'est-ce pas, madame Villette, que c'était une bonne dame, que la première femme de M. Duverney?... Eh ben! qué qu'vous avez donc, madame Villette?... vous étiez gaie tout-à-l'heure, et vous v'là triste comme tout... Comment ça?... pourquoi ça?...

*MARIE, *qui est passée auprès de Philéas.* Maladroit... tu viens de parler d'une époque qui est toujours pour elle un sujet de tristesse et de larmes...

PHILÉAS, *à mi-voix à Marie.* Oh! c'est vrai... j'y suis... c'est à c' moment-là qu'elle a perdu son enfant!... Pardon, j'y pensais plus! (*Haut à Mme Villette.*) Allons, allons, madame Villette, chassez-moi toutes ces idées là.

Mme VILLETTE. Hélas!... il y a des impressions qu'on ne peut surmonter!...

MARIE, *à Mme Villette.* Et votre santé s'altère de ces émotions-là!...

PHILÉAS. Que diable, faut s' faire une raison. On n' doit pas pleurer toute la vie... un enfant qui venait d' naître... Allons, voyons, plus de tristesse, plus de chagrin; et puis pensez donc, madame Villette, qu'au jour d'aujourd'hui je ne dois voir autour de moi que des figures gaies et heureuses, parce qu'enfin tout m' dit que j' sommes à la veille d'avoir un maire, et que j' suis alors à deux doigts de mon mariage avec Jacqueline... Dieu... de Dieu!... en v'là un mariage qu'a été long à finir. Aussi en ai-je fait... en ai-je fait de ce mauvais sang... et Jacqueline donc, pauvre fille... elle qu'avait des joues vermeilles et fraîches comme ses cerises, elle n'est plus reconnaissable: vrai, elle fait peur à voir... tiens... tiens... mais je n' me trompe pas... c'est sa voix... c'est Jacqueline..... Pauvre fille! elle chante! c'est pour pas pleurer...

* Marie, Mme Villette assise, Philéas.

* Mme Villette, Marie, Philéas.

1 - 2 - 3

1 - 2 - 3

SCENE II.

MARIE, Mme VILLETTE, JACQUELINE, PHILÉAS, Paysans.

JACQUELINE. Ah! mes amis... Ah! Philéas... mon Philéas... si tu savais... mais ris donc!... mais chante donc!... j'avons un maire!...

PHILÉAS. Vrai!...

JACQUELINE. Il est à Saint-Denis... d'où c'qu'il va venir pour être installé!...

PHILÉAS. Enfin nous allons être heureux, nous allons être mari et femme...

JACQUELINE. Dieu merci! y a assez long-temps qu' j'attendons...

Mme VILLETTE. Et qui avons-nous pour maire? te l'a-t-on dit, Jacqueline?...

JACQUELINE. Ma foi, non!..... et puis j' lai pas demandé... Qu'ça soit qui ça voudra...Qu'eu qu'ça m' fait, pourvu qu'on me marie?...

PHILÉAS. C'est ça même!...

JACQUELINE. Sans lanterner... dès aujourd'hui, j' suis pressée!

PHILÉAS. Et moi donc!...

JACQUELINE. J' l'étrennerons, not' maire... ça va faire une fête... on rira..... on dansera...Moi, d'abord, je ne manquerai pas une danse... Vous serez des nôtres, madame Villette, et vous aussi, mademoiselle Marie ?..... et puis M. Georges. Eh ben! il n'est donc pas ici?... où donc est-il, ce bon M. Georges?...

PHILÉAS. J' gage qu'il lit dans queuque coin...

JACQUELINE. C'te manie d'avoir toujours l'nez dans un livre! est-ce qui n'est pas assez éduqué comme ça?

PHILÉAS. Oui, ça l' rend tout pâle et tout triste... ces diables de livres... il ferait ben mieux de v'nir avec moi chasser, prendre du plaisir... Madame Villette, vous devriez le lui dire; il vous écoute, vous qu'êtes sa nourrice... J' l'aimons tous, M. Georges, et ça nous fait d'la peine de l'voir comme ça... Tenez, le v'là qui vient... r'gardez-le, est-ce qu'à son âge on doit être si triste, à vingt ans... quand on est riche...

Georges s'avance lentement.

SCENE III.

Mme VILLETTE, GEORGES, MARIE, PHILÉAS, JACQUELINE.

Mme VILLETTE, *courant au-devant de Georges.* Georges, mon enfant, qu'avez-vous?... mais qu'avez-vous donc?... pourquoi cette pâleur?...

MARIE. Si vous avez quelque sujet de tristesse, ne croyez-vous pas que nous soyons dignes de le connaître, afin de vous consoler, Georges?..

Mme VILLETTE. Allons, parlez, vous n'avez jamais eu rien de caché pour moi...

GEORGES. Vous me demandez le sujet de mes larmes?... N'est-ce pas aujourd'hui le 20 juillet?... Ce jour n'est-il pas un triste anniversaire?... Ma mère!... ma pauvre mère!.... morte en me mettant au monde!... tu le sais, bonne Villette?...

Tous sont affligés.

Mme VILLETTE. Georges! Georges! ne suis-je pas là, moi... moi... votre nourrice, votre seconde mère!...

GEORGES, *tristement.* Oui! oui!... vous m'avez nourri; mais ma mère!...

Mme VILLETTE, *le caressant.* Mon enfant... mon cher enfant...

GEORGES. Ne l'avoir pas vue, celle à qui je dois la vie!... ne l'avoir pas pressée dans mes bras!... on grandit, les années s'accumulent sur notre tête, et rien ne compense ni ne remplace les douces caresses d'une mère...

Mme VILLETTE. Et mes baisers, vous les repoussez... ah! vous êtes bien ingrat!...

GEORGES, *se dégageant d'entre ses bras.* Ingrat!... non; mais aujourd'hui... Villette... ce jour est tout à ma douleur!...

MARIE. Georges, vous oubliez que vous n'êtes pas le seul à déplorer la perte d'une mère... vous! vous avez des richesses, une famille!...

GEORGES. Des richesses... une famille... pas de bonheur!...

Mme VILLETTE. Pourquoi?... pourquoi cela?...

GEORGES. Rien!... rien...

Il sort précipitamment, en cachant ses pleurs, et il disparaît par l'escalier.

SCENE IV.

PHILÉAS, Mme VILLETTE, MARIE, JACQUELINE, Paysans.

Mme Villette et Marie le regardent partir.

PHILÉAS. Pauvre jeune homme!...

Mme VILLETTE, *à part.* Il m'a déchiré le cœur!...

JACQUELINE. C'est ça, un fils... il vous a des sentimens celui-là!...

PHILÉAS. Son père doit-il être fier et heureux, d'avoir un enfant comme ça!...

Mme VILLETTE, *involontairement dans la préoccupation.* Oui, cela devrait être!...

PHILÉAS. Hein! qu'est-ce que vous dites donc, madame Villette?...

Mme VILLETTE, *sortant de sa rêverie.* Rien !... rien !...

PHILÉAS. C'est que vous donneriez à entendre que M. Duverney n'est pas content d'avoir un fils comme M. Georges!...

Mme VILLETTE, *d'un ton brusque.* Je n'ai pas dit cela... je ne donne rien à entendre du tout... M. Duverney est un bon père!..

JACQUELINE. C'est ce que j' pensons...

Mme VILLETTE. Mais tout est terminé ici... il ne vous reste plus rien à faire... au revoir, mes amis... Marie et moi nous avons à vaquer aux soins du ménage...

PHILÉAS. Aussi bien, en ma qualité de commandant d' la force armée, j' m'en vas vous organiser une réception de maire qui f'ra honneur à la commune; c'est b'en dommage qu'il n'y ait pas de garde nationale.

JACQUELINE, *montrant les paysans.* Eh! ben, et ces gaillards-là n'ont-ils pas la force de porter un fusil?... enrégimente-les!...

PHILÉAS. Tiens, au fait, c'est une bonne idée, ils feront de superbes bizets ; allons, vous autres, suivez-moi, et venez que je vous montre un peu le maniement des armes !...

JACQUELINE. Moi, j' vais aller dire à tout l' village qu' j'avons un maire et que j' serai enfin madame Philéas, la garde-champêtre d'Ormesson.

Ils sortent par le fond.

SCENE V.

Mme VILLETTE, MARIE.

MARIE. Qu'aviez-vous donc tout-à-l'heure, ma bonne amie?... ce ton brusque, cette humeur soudaine... Ah! je crois en avoir deviné la cause... oui, vous avez voulu déguiser un mot indiscret qui vous est échappé malgré vous !...

Mme VILLETTE. Comment?... qu'ai-je dit?...

MARIE. Pourquoi voulez-vous me cacher quelque chose?... ne suis-je pas aussi votre fille?... et quoique vous ne m'ayez pas nourrie de votre sein, vous m'avez adoptée... Allons! un peu de confiance... il n'y a pas entre M. Duverney et M. Georges cet accord qui annonce une tendresse réciproque, n'est-il pas vrai, ma bonne mère?...

Mme VILLETTE. Georges ne m'a jamais rien dit à ce sujet... il est trop bon fils pour se plaindre, il est trop délicat pour me donner un tel chagrin... mais moi j'ai tout deviné, tout vu... oui... Marie... M. Duverney n'aime pas notre bon Georges, et c'est là le sujet de tous mes maux, de toutes les larmes que tu me vois souvent répandre... C'est que je l'aime tant, moi, cet enfant! et mon amour pour lui est bien naturel, n'est-ce pas, Marie?... je l'ai nourri... il m'a tenu lieu du fils que la mort m'a enlevé... Ah! Marie... Marie! je suis bien malheureuse !...

MARIE. Hélas!... chaque fois que je vous accompagnais à Paris, je me suis bien aperçue que M. Georges n'était pas heureux dans la maison paternelle... Mais pourquoi cette injustice de M. Duverney pour son fils?... cette particularité bizarre n'est justifiée par rien.

Mme VILLETTE. Ah! tu ne sais pas tout, comme moi, toi!... mais, ainsi que tu le disais tout-à-l'heure... tu es ma fille, tu m'aimes... nos deux cœurs s'entendent... je puis maintenant te dire bien des choses que ton âge ne me permettait pas de te confier autrefois. Ecoute, M. Duverney n'a pas toujours été riche... il était même sans fortune, sans position dans le monde quand il épousa la mère de Georges, il y a de cela vingt-deux ans environ... mais élevé dans les affaires, ayant de vastes connaissances commerciales, et surtout doué de l'audace qui fait réussir, M. Duverney ne pouvait manquer de faire un beau mariage... il trouva trois cent mille francs de dot. Jeune encore, d'une santé délicate, Mme Duverney mourut en donnant le jour... à Georges... ici, dans ce château... On me confia l'enfant... son père en prit grand soin d'abord ; je le lui portais souvent à Paris... et chaque fois il le couvrait de cadeaux et de caresses.... Mais au bout de deux ans, M. Duverney se remaria.... et de cette nouvelle union il eut un second fils !

MARIE. M. Arthur?...

Mme VILLETTE. Alors, on me fit venir moins souvent à Paris... les cadeaux, les caresses, tout fut pour Arthur... je souffrais beaucoup de cette injuste préférence.. mais je me consolais en voyant qu'on ne me séparait pas de mon enfant... on me le laissa jusqu'à l'âge de sept ans !...

MARIE. Oui, c'est à cette époque que mon père et moi nous sommes venus nous fixer dans ce village !...

Mme VILLETTE. Rendu à son père, qui venait de perdre sa seconde femme, Georges fut mis dans une pension... tandis que quelque temps après Arthur eut un précepteur chez lui... à celui-là des distractions, des plaisirs ; à Georges, toujours de durs travaux !...

MARIE. Pauvre Georges !...

Mme VILLETTE. Mais j'allais le voir souvent !... toutes les semaines, je lui portais des fruits, les plus beaux, et puis je l'encourageais à bien travailler, à contenter ses maîtres, son père, que je lui recommandais toujours de respecter et de chérir... Enfin il grandissait... il devenait savant... mais on interrompit brusquement ses études ; on le rappela dans la maison paternelle... on ne voulut pas, vois-tu, qu'il fût plus instruit que son frère, qui ne pouvait rien apprendre.

MARIE. C'est le ciel qui punissait M. Duverney...

Mme VILLETTE. Depuis ce temps je n'ai jamais perdu Georges de vue... il ne s'est pas écoulé d'années qu'il ne vînt plusieurs fois à Ormesson. De mon côté, j'allais à Paris, on m'y gardait plusieurs jours, je pouvais étudier le caractère de mon garçon, je lui tenais lieu des maîtres qu'on lui avait ôtés trop tôt. Car, je te l'ai dit, tu le sais... dans ma jeunesse j'ai eu occasion de recevoir un commencement d'éducation... et puis moi-même ensuite j'ai lu beaucoup, afin de rapprocher un peu la distance qui me séparait de Georges... ainsi je pouvais lui donner quelques leçons... oui, moi, pauvre paysanne, je l'instruisais, je le formais sur tous les usages de la ville, sur les mœurs des riches... j'en voyais les mauvais côtés, et je le préservais d'une fâcheuse influence. Eh bien! Marie, à mesure que j'étais fière des heureux développemens du cœur et de la raison de Georges, son père semblait prendre à tâche de lui faire sentir qu'il n'avait que de l'aversion pour lui!... Oui, Marie, oui! M. Duverney n'aime pas...Georges... il le hait !...

MARIE. Mais c'est affreux ! c'est indigne!...

Mme VILLETTE. Ah ! si tu savais tout ce que j'ai souffert quand j'eus acquis cette terrible conviction. La douleur que je ressentis fut poignante et de longue durée... Elle altéra ma santé, j'allais mourir... mais je vous devais une mère, à Georges et à toi... Je fis un effort pour vivre... et maintenant, je me soigne autant que vous me soignez... je m'aime parce que vous m'aimez... et, Dieu aidant, j'espère que je serai long-temps encore là pour essuyer les larmes de Georges, et pour veiller au bonheur de ma chère Marie...

Elle l'embrasse.

MARIE. Ma bonne mère!... D'ailleurs tout espoir n'est pas encore perdu... Qui sait si M. Duverney ne reviendra pas de son erreur ; s'il ne rendra pas tôt ou tard justice à M. Georges?... Mais il faut être aveugle pour ne pas voir la différence qu'il y a entre les deux frères !... D'un côté, la noblesse des sentimens ; de l'autre tous les caprices d'un enfant gâté... Aussi, quand M. Georges vient ici, tout le monde est heureux!...Quand M. Arthur arrive pour satisfaire sa vanité, avec ses nombreux amis, c'est un bruit à ne plus s'entendre... sans égards pour personne, sans considération pour vous, pour votre enfant d'adoption... Une fois, je vous l'ai dit, ma mère !... une fois... il m'a fait entendre des paroles outrageantes...

Mme VILLETTE. Mais Georges a pris ta défense, Georges s'est déclaré ton protecteur... Marie !... ma fille... unissons-nous pour être agréables à Georges... pour l'entourer de soins, de prévenances... il faut que notre tendresse lui tienne lieu de celle que les siens lui refusent... il faut qu'il oublie les injustices et les rigueurs dont son père ne cesse de l'accabler. Oh ! oui, loin de son père... ici, avec nous, qu'il soit heureux, le pauvre enfant !...

SCENE VI.

Mme VILLETTE, JACQUELINE, MARIE.

JACQUELINE, *accourant*. V'là M. Duverney !... v'là M. Duverney !...

Mme VILLETTE. M. Duverney !...

JACQUELINE. Oui, il vient d'arriver !...

Mme VILLETTE. Lui à Ormesson !...

JACQUELINE. Vous ne savez pas... c'est lui, c'est M. Duverney..... qu'est not' maire !...

Mme VILLETTE, *à Marie*. Et nous, qui nous flattions tout-à-l'heure du bonheur de Georges !...

JACQUELINE. Tenez, entendez-vous..... ils crient tous : Vive monsieur le maire, ils l'amènent... il vient... le voilà !...

M. Duverney entre du fond, escorté de paysans, à la tête desquels se trouve Philéas, et suivi de villageois de tout sexe et de tout âge.

TOUS. Vive monsieur le maire !...

SCENE VII.

JACQUELINE, PHILÉAS, DUVERNEY, Mme VILLETTE, MARIE, PAYSANS, VALETS.

DUVERNEY. Merci, mes amis, merci !...

PHILÉAS, *s'avançant et faisant avec son sabre le salut militaire.* Monsieur le maire... comme chef de la force armée d'Ormesson, j'ons ben l'honneur de vous complimenter sur les fonctions dont vous êtes revêtu, en attendant mieux...

JACQUELINE, *bas à Philéas.* Dis-lui qu'il nous marie ben vite!...

PHILÉAS, *continuant.* Oui, monsieur le maire... j'ons lieu d'espérer que vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin; et que...

JACQUELINE, *bas à Philéas.* Parle-lui donc de not' mariage...

PHILÉAS, *continuant.* Et que..... parce que... dans le royaume de France et de Navarre... y... a... pas un second qui.....

JACQUELINE, *l'interrompant et se plaçant entre lui et Duverney.* Soit aussi bête que toi.

PHILÉAS, *étonné.* Hein!...

JACQUELINE, *à Duverney**. Monsieur l'maire, j'suis Jacqueline, Jacqueline..... d'Ormesson... marchande de cerises de mon état; sa fiancée, à lui, Philéas que v'là... ce baudrier jaune qu'a l'sabre en main; en tête de ces magnifiques bizets enrégimentés en vot' honneur... Nos bans sont publiés et republiés, nous n'avons pas été mariés parce qu'il n'y avait personne pour ça... mais comme vous êtes maire, vous serez ben aimable de mettre votre écharpe et de nous marier ici tout de suite, pour qu'il n'y ait plus à y revenir, et vous ferez là une belle entrée en fonctions, et ça nous ferait plaisir à tous les deux, Philéas et moi.

DUVERNEY. Soit, je commencerai mes fonctions de maire par le mariage de mademoiselle Jacqueline, la marchande de cerises, avec M. Philéas, le garde-champêtre...

JACQUELINE. Merci, monsieur le maire... Vive monsieur le maire!...

PHILÉAS *et* LES PAYSANS. Vive monsieur l'maire!...

DUVERNEY. Assez, assez..... et maintenant, que chacun de vous retourne à ses travaux, à ses occupations ordinaires.

JACQUELINE. Oh! c'est fête aujourd'hui!... grande fête!... ils sont tous d'la noce! allons, les amis, des fleurs, des rubans à vos boutonnières... Vive monsieur l'maire!...

TOUS. Vive monsieur l'maire!...

Ils sortent par le fond.

* Philéas, Jacqueline, Duverney, Mme Villette, Marie.

SCENE VIII.

DUVERNEY, Mme VILLETTE, MARIE, UN VALET AU FOND.

DUVERNEY. Bonjour, madame Villette, bonjour, Marie... je suis aise de vous revoir. Je viens demeurer auprès de vous... Oui, autant que les affaires me le permettront; mes fonctions l'exigent, et puisque j'ai accepté... Marie, vous voilà grande... je vous trouve embellie; et vous, bonne Villette, votre santé est tout-à-fait rétablie... C'est bien, je suis charmé. Mais, puisque j'en ai le temps, occupons-nous d'organiser tout pour mon séjour ici...

Mme VILLETTE. Vous trouverez votre maison dans l'état le plus convenable, j'ose l'espérer...

DUVERNEY. Je n'ai jamais douté de votre exactitude... Comme autrefois, j'habiterai l'aile droite du château... L'aile gauche, réservée aux visites, doit être disposée aujourd'hui pour recevoir M. le sous-préfet de Saint-Denis... Il vient m'installer; j'essayerai de le garder quelques jours; mon fils Arthur occupera cette partie du premier étage...

Mme VILLETTE. Georges l'habite...

DUVERNEY. Georges!...

Mme VILLETTE. Oui, monsieur, en ce moment...

DUVERNEY. Georges est à Ormesson?...

Mme VILLETTE. Depuis trois jours..... N'était-il pas naturel de lui donner cet appartement; c'était celui de sa mère...

DUVERNEY. N'importe, vous y logerez Arthur...

Mme VILLETTE. Mais... monsieur...

DUVERNEY. Je le veux... (*A un valet.*) Vous disposerez tout là-haut pour recevoir Arthur...

Mme VILLETTE. Et Georges, monsieur?...

DUVERNEY. Vous le placerez ailleurs... où vous voudrez... où vous pourrez...

Mme VILLETTE. Jamais je n'aurai le courage de lui dire qu'il ait à quitter, par vos ordres, l'appartement de sa mère...

DUVERNEY, *froidement.* Qu'à cela ne tienne... (*Au domestique.*) Montez, et dites à Georges que j'ai destiné cet appartement pour Arthur...

Mme VILLETTE. Oh! par pitié!... par pitié, monsieur! rétractez cet ordre cruel?

DUVERNEY, *au domestique.* Allez... (*Le domestique monte l'escalier. A Mme Villette.*) Veillez, madame, à ce que rien ne manque pour la réception de mes hôtes...

Mme VILLETTE, *à Marie.* Viens, Marie,

viens... je m'oublierais peut-être, et je ne ferais qu'augmenter les malheurs de Georges...

SCENE IX.

DUVERNEY, *seul.*

Cette femme !... cette madame Villette! elle est bien hardie; elle ne voit que Georges... elle ne pense qu'à lui !... Mais je saurai mettre ordre à tout..... mes volontés seront faites... il le faut... la tranquillité de l'avenir, mon repos peut-être en dépendent; c'est une nécessité, je suivrai sa loi... Mais que signifie...?

On entend du bruit au haut de l'escalier.

SCENE X.

DUVERNEY, UN VALET.

UN VALET, *descendant vivement l'escalier.* Monsieur !...

DUVERNEY. Qu'y a-t-il?

LE VALET. M. Georges... ne veut pas céder son appartement... à M. Arthur...

DUVERNEY. Ah! il ose me désobéir... il brave mon autorité... mais le voilà...

Georges descend l'escalier.

SCENE XI.

GEORGES, DUVERNEY, UN VALET.

DUVERNEY, *allant à Georges, et d'un ton sévère.* Eh bien! monsieur, que viens-je d'apprendre? vous avez l'audace....

GEORGES, *avec calme.* Mon père oublie qu'un valet est là qui nous écoute...

DUVERNEY, *au valet.* Sortez...

LE VALET, *à part.* J'aime autant ça...

Il sort.

SCENE XII.

DUVERNEY, GEORGES.

DUVERNEY. Eh bien, monsieur, voyons, parlez...

GEORGES. Eh quoi! mon père, ce valet ne m'en aurait-il pas imposé?... Venait-il par votre ordre?... Avait-il reçu de vous la mission de me chasser de cet appartement pour y installer mon frère?... mais non... c'est impossible... Vous n'avez pas donné un ordre qui blesse à la fois les sentimens et les convenances!... Cet appartement ne peut être occupé que par moi; c'était celui de ma mère; je le garderai..... non parce qu'il me plaît, mais parce que c'était celui de ma mère... Que mon frère Arthur se serve tout à son aise de votre nom, je ne dis pas de l'influence qu'il exerce sur vous... pour m'enlever le bonheur de vivre où ma mère a vécu..... libre à lui, c'est un caprice de plus, et voilà tout... mais, chez moi, c'est une volonté ferme... je ne céderai pas...

DUVERNEY. Arthur est étranger à tout ceci, monsieur; l'ordre qui vous a été signifié, c'est moi, moi seul qui l'ai donné...

GEORGES, *attéré.* Il ne m'est donc plus permis de douter !...

DUVERNEY. Et quand je parle, je veux être obéi, vous le savez bien... J'ai dit que cet appartement serait celui d'Arthur, il faut qu'il soit celui d'Arthur...

GEORGES, *avec emportement.* Arthur !... toujours Arthur!... (*Puis se modérant tout-à-coup.*) Et par quelles actions ai-je mérité toutes les rigueurs dont vous usez continuellement envers moi?... tous mes soins tendent à vous plaire; toutes mes pensées vont à ce but... et vous ne laissez jamais échapper l'occasion de me faire sentir que vous me préférez mon frère!... A lui vos caresses, à lui cet amour dont je n'éprouve jamais le doux encouragement!... Ma voix ne s'était pas encore élevée vers vous pour me plaindre!... Je souffrais tout en silence, parce que j'espérais toujours reconquérir votre affection... Mais aujourd'hui que je n'ai plus cet espoir, soutenu par mon bon droit, fort de ma conscience qui ne me reproche rien, je vous conjure de me dire franchement et sans détour la cause de cette préférence que mon frère Arthur ne cesse d'avoir sur moi, préférence qui m'humilie autant qu'elle me torture le cœur?...

DUVERNEY. Vraiment!... tu ne crains pas de m'interroger?... mais un mot, un seul mot, et... Ah! mais tenez, laissons cela...

GEORGES*. Non, monsieur, non! je veux tout connaître...

DUVERNEY. Georges!...

GEORGES. Ce mot!... ce mot qui doit me faire comprendre votre haine!... car vous me haïssez, mon père?..... vous me haïssez...

DUVERNEY. Cessez!...

GEORGES. Que je n'ignore plus rien... que j'apprenne enfin la cause de votre aversion pour moi... si je l'ai méritée, cette aversion... Si j'ai eu quelques torts envers vous... si je vous ai offensé... à mon insu...

* Georges, M. Duverney.

sans le vouloir... mon Dieu! eh bien, je me justifierai, je le tâcherai, du moins... et si mes paroles ne peuvent vous convaincre, mes larmes, mon repentir, vous fléchiront; et vous me pardonnerez, et vous me rendrez votre amour et votre tendresse; car je suis trop malheureux, monsieur... je suis trop malheureux...

DUVERNEY. Georges... oubliez une parole échappée dans un moment d'humeur, de mécontentement... Vous donnez beaucoup trop d'importance aux choses... vous avez une imagination ardente, exaltée, qui cause seule tous vos chagrins... J'en conviens, j'ai pour Arthur plus de soins, plus d'attentions que je n'en ai pour vous peut-être... mais vous, Georges, vous êtes un homme, et lui, Arthur, est encore jeune..... et si vous étiez juste, si vous ne cédiez pas à un coupable sentiment de jalousie, loin de me faire un reproche de ma sollicitude paternelle, vous seconderiez mes efforts... oui, vous auriez pour votre frère toute l'affection, toute la tendresse dont il est digne.

GEORGES. Ah! mon père! j'aime bien Arthur, mais je l'aime comme on doit aimer son frère, son ami... Oui, je l'avoue, il m'est arrivé parfois de ressentir quelques mouvemens secrets de jalousie quand je vous voyais lui prodiguer des caresses qui, partagées, m'eussent comblé de bonheur... mais maintenant que vos paroles m'ont éclairé, maintenant que je crois avoir trouvé le chemin qui peut me conduire à votre cœur, je ne me plaindrai plus, mon père, je ne me plaindrai plus... j'aimerai Arthur comme vous l'aimez; je lui témoignerai toute la tendresse, toute l'affection dont son âge a besoin... je serai son guide, son appui; je ne le quitterai jamais... et pour commencer une tâche si douce, permettez que j'occupe avec lui l'appartement de ma mère... Cet appartement est vaste, on peut facilement y loger deux... Je vous le demande comme une grâce?... ordonnez que vos fils vivent ensemble, là-haut, égaux au moins aux yeux de tous, s'ils ne peuvent l'être dans votre amour!.... Vous le voulez bien, n'est-ce pas, mon père? vous le voulez bien?...

DUVERNEY. J'y consens...

GEORGES. Merci, mon père, merci!...

Et il se précipite sur la main de Duverney, qu'il couvre de larmes et de baisers.

Mme VILLETTE, *entrant dans ce moment, avec joie, à part.* Que vois-je!... ah! mon Dieu!... il y avait long-temps que je n'avais éprouvé tant de bonheur!...

Moment de silence.

SCENE XIII.

GEORGES, DUVERNEY, Mme VILLETTE, *puis* ARTHUR.

Mme VILLETTE. M. Arthur vient d'arriver.

DUVERNEY. C'est bien... je dois aller recevoir M. le sous-préfet.

Mme VILLETTE. Voilà M. Arthur...

Arthur entre.

DUVERNEY, *à Arthur.* Seul!..... Et le sous-préfet?...

ARTHUR*. Le sous-préfet est resté occupé des élections; il n'a pu quitter Saint-Denis; il a délégué pour votre installation comme maire un membre du conseil d'arrondissement; c'est lui que je viens d'amener. Oui, il s'est rendu chez l'adjoint pour faire convoquer les notables du pays.

GEORGES, *à Duverney.* Mon père, vous êtes inquiet, tourmenté de ce que vous venez d'apprendre; mais vos droits sont incontestables...

DUVERNEY. N'importe, je ne dois pas m'endormir dans une sécurité trompeuse; il faut aller à Saint-Denis... je verrai les électeurs, je leur parlerai... Mais cette démarche peut aussi tourner contre moi; il me suffira d'écrire aux hommes les plus influens; à Carpentier surtout: je puis compter sur son dévouement. (*A part.*) Il me doit assez pour cela... Allez... retirez-vous... Qu'on me laisse, je veux être seul.

Tous s'éloignent, Mme Villette par le fond, Georges et Arthur par l'escalier de droite.

SCENE XIV.

DUVERNEY, *seul, agité.*

Oh! oui, il faut que j'arrive à la chambre!... être député, c'est mon vœu le plus ardent! c'est aussi une nécessité impérieuse... ma vie se base maintenant sur cet espoir... c'est l'avenir qu'il m'ouvre; l'avenir comme il doit être pour moi... Je ne saurais plus supporter l'existence si les honneurs ne venaient la colorer, en raviver les illusions... mais... mais... je serai élu... je l'emporterai sur mes concurrens... ma réputation intacte, ma probité bien connue... bien éprouvée par des relations commerciales... Cependant il faut écrire, la prudence l'exige; je ne dois pas compromettre mon sort faute de précautions... Une lettre bien faite, qu'on pourra montrer... avec le timbre de la mairie d'Ormesson... Voilà justement sur ce bureau tout ce qu'il faut... Quels sont ces re-

* Georges, Mme Villette, Duverney, Arthur.

1 - 2 3 - 4

gistres?... sans doute ceux de l'état civil, qu'on aura déposés ici. (*Il ouvre machinalement un registre.*) Oui!... naissances..... Ciel! qu'ai-je lu?... Georges Duverney...

Carpentier entre du fond.

SCENE XV.

CARPENTIER, DUVERNEY.

DUVERNEY. Georges!..... lui!... mon fils!.... et cela est écrit...

CARPENTIER, *qui est venu se placer mystérieusement derrière lui.* Oui... cela est écrit... pour tous et pour toujours!...

DUVERNEY, *se retournant et le reconnaissant.* Carpentier!...

CARPENTIER. Carpentier... qui a signé là... avec vous... en bas de ce registre...

DUVERNEY, *froissant la feuille du registre.* Oh! que ne donnerais-je pas pour arracher cette feuille fatale!...

CARPENTIER. Silence!...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE XVI.

LES MÊMES, GEORGES, ARTHUR, Mme VILLETTE, MARIE, PHILÉAS, JACQUELINE *en mariés.* TÉMOINS, NOTABLES, PAYSANS.

* JACQUELINE, *donnant le bras à Philéas, et s'adressant à Mme Villette.* J' vous dis que j' pouvons entrer, qu'il va nous marier.

CARPENTIER, *à Duverney.* Prenez garde, vous êtes d'une pâleur...

DUVERNEY. Carpentier!... je ne sais, mais cet acte... ce faux...

CARPENTIER. Insensé!...

DUVERNEY. Je ne vois plus... je respire à peine... Ah!... (*Il se lève en chancelant.*) De l'air!... de l'air...

GEORGES, *accourant.* Qu'est-ce donc?

ARTHUR. O mon Dieu!...

DUVERNEY. Mon fils!...

GEORGES. Mon père!...

DUVERNEY, *l'œil terne et la pâleur sur le visage.* Georges!...

Il tombe sans connaissance, au milieu de ceux qui l'entourent.

* Philéas, Jacqueline, Marie, Mme Villette, Carpentier, Georges, Duverney, Arthur, paysans et autres dans le fond.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin. Porte vitrée au fond. Une porte à droite; une troisième à gauche.

SCENE PREMIERE.

PHILÉAS, ARTHUR, JACQUELINE, TÉMOINS INVITÉS *à la noce*, PAYSANS.

Au lever du rideau, Arthur est entre Philéas et Jacqueline, qu'il cherche à consoler tour à tour; les autres sont groupés derrière.

PHILÉAS. Oh! mais ç'en est ça du guignon...

JACQUELINE. J' n'avions plus qu'à dire oui, eh ben! crac... v'là M. l' maire qui tombe en pâmoison... et v'là not' mariage flambé...

ARTHUR. Mais non, il n'est pas flambé ton mariage, il se fera!...

JACQUELINE. I' s' f'ra, i s' f'ra, s' croire comme ça tout près de..... et puis qu' ça vous manque.

PHILÉAS. Oh! je ne sais pas ce qui me retient... j'ai envie de me souffleter...

JACQUELINE, *changeant brusquement de ton.* Ah bah! quand nous resterions là à geindre, à nous désoler comme deux imbéciles... ça n' ferait pas aller les choses plus vite... allons, allons, Philéas, renfonce tes larmes...

PHILÉAS. Comment!... t'en prends ton parti comme ça, toi!...

JACQUELINE. Allons! ris donc... grosse bête... ris donc!...

PHILÉAS, *s'efforçant de sourire.* Hé! hé! hé!...

JACQUELINE. Là, à la bonne heure!... et puis d'ailleurs..... not' mariage s' f'ra peut-être plus tôt qu' nous n' croyons..... M. Duverney s'ra bentôt sur pied... ça n'

s'ra rien c' qu'il a eu..... n'est-ce pas, monsieur Arthur, que ça n' s'ra rien?....

ARTHUR. Certainement... et la preuve que cet événement n'a pas de gravité, c'est que vous me voyez ici... Mon père a repris connaissance presque aussitôt qu'il a été transporté chez lui, ce ne sera rien, absolument rien... et si Georges, Mme Villette, Marie et M. Carpentier, en sa qualité d'ancien médecin, ont voulu demeurer à ses côtés, c'est par excès de zèle, par pur excès de zèle... je vous aurais dit cela tout de suite; mais vous ne vouliez rien entendre. Enfin vous voilà raisonnables, et je vous en fais compliment; car Philéas dans son désespoir était laid à faire pouffer de rire.

PHILÉAS. Il est gentil son compliment!

ARTHUR. Et toi-même, Jacqueline, tu perdais cent pour cent de tes avantages... mais tes joues se sont recolorées, tes yeux brillent d'un vif éclat, un doux sourire effleure tes lèvres fraîches comme la rose... tu es charmante, parole d'honneur!... tu es charmante à croquer!...

JACQUELINE. Ça vous plaît à dire, monsieur Arthur...

PHILÉAS *. Eh ben! si ça lui plaît à dire, ça n' me plaît pas à entendre, moi.

ARTHUR. Ah! ah!

PHILÉAS. Il n'y a pas de ah!.. ah!..

ARTHUR. Voyez-vous ça!...

JACQUELINE. Oh! l' vilain jaloux!...

PHILÉAS. Bon! bon! j' sais c' que j' dis, oui, oui, monsieur Arthur, j' sais c' que j' dis.

JACQUELINE. Tu es un sot, et viens-toi z'en; aussi ben nous devrions être partis depuis long-temps!.. not' mariage ne s' fra sans doute pas encore aujourd'hui..... et demain matin, comme à mon habitude, j' veux crier à Paris, à la douce..... à la douce... la Montmorency... la vrai courte queue... à la douce!.. par ainsi, tournons les talons, et allongeons l' pas!...

PHILÉAS. Non!.. non!.. j'ai deux mots à dire à M. Arthur..... deux mots entre quatre-z-yeux!...

JACQUELINE. Eh ben! reste donc. (*Bas à Arthur en s'en allant.*)** Donnez-moi-lui une leçon dont il s' souvienne, ce p'tit tapageur-là!...

Elle sort avec les autres.

* Jacqueline, Philéas, Arthur.
** Philéas, Jacqueline, Arthur.

SCENE II.

ARTHUR, PHILÉAS.

PHILÉAS, *qui s'est assuré qu'ils sont bien partis.* Ils sont tous loin... (*Revenant auprès d'Arthur.*) Nous v'là seuls.

ARTHUR, *d'un grand sang-froid.* Eh bien! qu'avez-vous à me dire?

PHILÉAS. N' prenez donc pas un ton sérieux comme ça....

ARTHUR. Mais il me semble que lorsqu'il s'agit d'une explication... (*A part.*) J'ai peine à ne pas lui éclater au nez...

PHILÉAS. Mais il ne s'agit pas du tout de ce que vous croyez, monsieur Arthur.

ARTHUR. Comment!...

PHILÉAS. Eh non! moi, vous chercher querelle!... d'abord j' les aime pas les querelles... et puis c'est pas à vous que j' voudrais dire son fait... vous, monsieur Arthur!... vous, le fils de not' maire!... Ah! j' s'rais un vrai paltoquet.

ARTHUR. Mais là... tout-à-l'heure, en présence de Jacqueline...

PHILÉAS. C'était une frime... une pure frime... parce que, voyez-vous... Jacqueline... elle m'aime ben, mais elle est coquette, elle n'haït pas les cajoleries, et si elle croyait que j' suis un trop bon enfant, que je prends ces choses-là sans y trouver à redire, elle pourrait ben peut-être faire comme tant d'autres, au lieu que si elle sait que je suis pas endurant sur l'article, et que la moutarde me monte tout de suite au nez, elle y regardera à deux fois!... elle aura peur d'une dispute, d'une batterie où c' qu'on pourrait endommager sa propriété: alors je courrais moins de chances pour être... enfin, suffit!... v'là pourquoi j'ai eu l'air de monter à l'échelle en sa présence..... v'là pourquoi j'ai fait le martamore qui moussait, qui voulait tout avaler...

ARTHUR. Bravo!.. bravo!.. mais tu as de l'esprit, Philéas.

PHILÉAS. Oh! de l'esprit!.. un peu de truc et v'là tout!.. Ah! d'ailleurs, c'est pas vous, monsieur Arthur, qui en conteriez à Jacqueline!..... vous n' pouvez pas en même temps chasser chez vous et chez l' voisin!...

ARTHUR. Que veux-tu dire?...

PHILÉAS. Vous m' comprenez pas?... mademoiselle Marie...

ARTHUR. Ah!...

PHILÉAS. Elle est gentille, ben accorte... mais elle n'est pas coquette, celle-là, et

vous aurez du mal à la faire tomber dans vos filets!.. c'est pas l'embarras, les idées des filles, ça change si vite... Marie s' mettra peut-être un jour en tête de quitter l' village!.. d'aller à Paris où c' qu'elle pourra avoir d' belles toilettes, où c' qu'elle pourra briller!.... éclabousser les autres, d'autant plus qu'elle doit avoir dans le sang d' ces idées-là, si c' qu'on dit est vrai!...

ARTHUR. Comment! et que dit-on?...

PHILÉAS. On prétend qu'elle tient à une famille qu'est dans le huppé et avec qui qu'elle est brouillée.

ARTHUR. Vraiment!..

PHILÉAS. Quelle est c'te famille-là? v'là c' qu'on n' sait pas!.. v'là c' que Marie ne sait peut-être pas elle-même!... car j' serais pas étonné qu' son père eût emporté avec lui ce secret-là en mourant... ç'en était un drôle d'homme, son père!... Vous le rappelez-vous, monsieur Arthur? ce vieux grand sec, qu'était si laid, qu'on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam... mais faut pas en dire du mal, il s'est trop ben conduit lors de cet incendie qu'a pris il y a dix ans dans le logement de Mme Villette, parce qu'enfin c'est lui qu'est cause que Mme Villette est encore de ce monde..... Pauvre femme!... mais aussi elle n'a pas été ingrate, car lorsque, quelque temps après, son libérateur est venu à mourir, elle a pris Marie avec elle, et depuis elle n'a jamais cessé de la traiter comme sa fille. Mais... pardon... excuse... j'vas rejoindre Jacqueline... sans adieu, monsieur Arthur. (*A part, en s'en allant.*) Pauvre Jacqueline, j' suis sûr qu'elle est maintenant comme dans un fagot d'épines... qu'elle tremble de me voir revenir échigné ou éclopé de quéque part..... courons la rassurer.

Il sort.

SCENE III.

ARTHUR, *en réfléchissant.*

Oui! oui! c'est cela, de l'or... j'en ai à discrétion... je le ferai briller aux yeux de Marie, et elle ne me résistera plus!... Une chose m'inquiète pourtant! c'est Georges.. elle paraît avoir pour lui une grande affection... et lui-même. . oh! mais c'est une relation purement bucolique... Estelle et Némorin, Daphnis et Chloé... la pastorale enfantine de rigueur; moi je veux être positif, mais je ne me trompe pas, c'est elle... c'est Marie... elle vient ici.

Il se met à l'écart.

SCENE IV.

MARIE, ARTHUR.

MARIE, *entrant des fleurs à la main et sans voir Arthur.* Georges devinera quelle main a déposé ces fleurs!.. (*Apercevant Arthur, elle recule.*) Ah!...

ARTHUR. Je te fais peur, Marie?...

MARIE. Non, monsieur.

ARTHUR. Tu viens de cueillir des fleurs.... qu'elles sont belles!... je serais charmé de respirer leur parfum, de les avoir dans mon appartement!...

MARIE. Il y en a d'autres dans le jardin, je vais en cueillir pour vous!..

Elle veut sortir, Arthur la retient.

ARTHUR. Tu me quittes..... garde ces fleurs, je n'en veux plus... à ce prix, c'est les payer trop cher!...

MARIE. Je comprends peu ce que vous voulez dire...

ARTHUR. Mais tu ne comprends donc pas que j'ai du plaisir, du bonheur, à me trouver avec toi? car, vois-tu, près de toi... je me rappelle notre enfance... la naïveté de nos jeux..... j'ai souvent regretté ce temps...

MARIE. Vous êtes trop bon!

ARTHUR. Non, je t'aime, voilà tout... non pas comme autrefois, mais d'amour... je te l'ai dit, tu n'en veux rien croire!.., et je tiens à te le prouver; le bonheur, c'est d'aimer!.. réponds à ma tendresse, et ta vie sera embellie par les plaisirs; et Paris, que tu connais si peu, t'offrira ses ressources, ses distractions sans nombre; je veux que tous tes désirs soient comblés: toilette, bijoux, chevaux, spectacles, les douceurs du luxe, il n'est rien que mon amour ne puisse te procurer!...

MARIE, *avec dignité.* Je croyais, monsieur, vous avoir fait entendre que ce langage m'avait déjà blessé une fois...

ARTHUR. Fais donc cesser mon amour; sois donc moins jolie...

MARIE, *avec dignité.* Monsieur... dans la maison de votre père, je croyais être sous la sauve-garde de l'honneur!...

ARTHUR. L'honneur ne me défend pas de te rendre justice, et de t'aimer!...

MARIE. Nous ne comprenons pas les mots de la même manière... ou du moins nous n'y attachons pas la même importance!... Souffrez, monsieur, que je m'éloigne!...

ARTHUR. Marie, c'est mal à toi d'être si sévère, et de payer ainsi une affection qui date de si loin. Autrefois tout était

réciproque entre nous... autrefois nos brouilles étaient promptement terminées. Allons, pardonne, faisons la paix; je veux la sceller par un baiser...

MARIE, *effrayée*. N'approchez pas!

ARTHUR. Enfant! ah!... je suis donc redoutable!...

Il s'avance.

MARIE, *l'évitant*. Monsieur... monsieur...

ARTHUR, *la prend dans ses bras*. Je n'ai pas de rancune, moi...

Georges paraît; il va l'embrasser, mais Marie lui échappe, et apercevant Georges qui entre dans le moment, elle va se réfugier près de lui.

SCENE V.

ARTHUR, MARIE, GEORGES.

GEORGES. Arthur, que dois-je penser de l'effroi de cette jeune fille?...

ARTHUR. Eh! que t'importe!...

GEORGES. Il m'importe de le savoir.

ARTHUR. Impossible pour le moment; on m'attend ailleurs.....

GEORGES, *saisissant le bras d'Arthur*. Oh! tu m'écouteras, je le veux! de gré ou de force!...

MARIE. Monsieur Georges!... monsieur Georges!... je vous en supplie! calmez votre colère...

GEORGES. Marie, laissez-nous, laissez-nous!

MARIE. Par pitié, oubliez tout comme j'oublie tout moi-même... et puis c'est votre frère.

GEORGES. Allez, allez, Marie.

Marie sort en tremblant.

SCENE VI.

ARTHUR, GEORGES.

GEORGES. Maintenant, Arthur, à nous deux! il faut m'expliquer ta conduite envers cette jeune fille... tu gardes le silence... eh bien! je parlerai pour toi... tu la pressais de répondre à tes coupables désirs; et sans respect pour son âge, pour sa candeur, tu lui faisais entendre des paroles... au moins inconvenantes... mais Marie a été élevée dans la maison de notre père... et trahir la sainte loi de l'hospitalité, abuser de la triste position de cette enfant, Arthur, ce n'est pas là l'action d'un honnête homme.

ARTHUR. Mon cher! mes affaires ne regardent personne. et je trouve fort étrange qu'on s'arroge le droit de me censurer.

GEORGES. Comme frère, j'aurai toujours le droit de t'empêcher d'être coupable.

ARTHUR. Oh! brisons là, s'il vous plaît!

GEORGES, *ironiquement*. Au fait, j'ai tort: un jeune homme comme toi, lancé dans le grand monde, tout lui doit être permis! oui, quand on suit la mode... quand on l'invente même... quand on assiste à toutes les courses de chevaux, qu'on est du club des jokeys, qu'on est membre du casino, on ne doit pas trouver une femme qui vous résiste: on peut impunément, fatigué des conquêtes de la ville, venir au village séduire une pauvre jeune fille et rire après de ses larmes, de son désespoir et du déshonneur de sa famille... n'est-ce pas, Arthur, que c'est là un noble passe-temps? (*S'approchant d'Arthur et lui prenant la main avec bonté.*) Arthur, je ne trouverai donc jamais en toi un frère... un ami... et pourtant près de toi, avec toi, j'aurais été si heureux de pouvoir oublier la dureté de mon père... car tu sais comme il en agit à mon égard... il semble que je ne suis pour lui qu'un étranger... abandonné, délaissé, réduit au strict nécessaire, je suis encore à connaître, moi, ce qui fait à mon âge le charme de la vie.

ARTHUR. Parce que tu l'as voulu... parce que tu le veux ainsi.

GEORGES. Eh! le puis-je! la générosité de mon père viendrait-elle au-devant de mes désirs comme elle est soumise à tes moindres caprices?... non que j'en éprouve une injuste jalousie! que mon père n'aime que toi... ce n'est pas ce dont je me plains ici... je me plains de n'avoir pas trouvé dans la bonté de ton cœur un dédommagement à mes douleurs de fils; car enfin es-tu jamais venu à moi?... m'as-tu dit une seule fois: Ami, notre père me prodigue tout et te prive de tout; je veux réparer une injustice que je condamne, entre nous tout doit être commun, tiens, partageons. Voilà ce que tu n'as pas fait... Mais, Arthur, ces torts que je te reproche, tu peux les effacer aujourd'hui... oui, tu peux me donner la preuve qu'il reste encore au fond de ton cœur quelque générosité... Arthur, renonce à tes projets sur Marie... respecte-la... car je l'aime.

ARTHUR. Tu l'aimes! nous sommes donc rivaux?

GEORGES. Rivaux! oh! non, car toi tu n'aimes pas Marie... tu veux la perdre... tu veux son désespoir... et moi... moi!.. c'est son bonheur que j'ambitionne. Arthur, j'ai sur toi de tristes avantages, ceux

que donne le malheur... je n'ai pas été comme toi soutenu dans la vie par les caresses de celle à qui je dois le jour... par les encouragemens de mon père... j'ai vécu seul, continuellement seul ! j'ai pris au sérieux l'existence, mais la résignation n'a pas amené l'abnégation, et dans ma solitude j'entretenais le culte des grandes choses par de grandes pensées... dans ma solitude les sentimens ont eu de profondes racines, et les impressions des effets ineffaçables. mon ame avait besoin d'un être qui pût la comprendre et en adoucir l'amertume... Marie s'offrit à mes regards, non plus comme la compagne de mes premiers jeux, mais comme l'ange qui devait me consoler de mes peines, car dès ce moment elle les partagea. Je ne fus plus seul dans la vie... l'avenir s'offrit à moi tout riant d'espérances... un amour véritable anima cette solitude dans laquelle j'avais langui jusqu'alors... Oui, j'aime Marie. je l'aime d'un amour saint et sacré, et sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en doute peut-être... car je veux ne lui faire connaître mes sentimens pour elle que quand je pourrai lui dire : Vous êtes sans fortune, mais vous avez des vertus... et cette dot vaut à mes yeux tous les trésors du monde... Marie, je vous donne mon cœur et ma main... Marie, voulez-vous être ma femme?

ARTHUR. Ta femme ! en effet, il serait parbleu plaisant de voir le fils... le fils aîné de M. Duverney épouser une fille de village.

GEORGES. Mieux vaudrait la déshonorer, n'est-ce pas?

ARTHUR. Une fille qui ne possède rien.

GEORGES. Elle t'a prouvé au moins qu'elle avait des vertus.

ARTHUR. Eh ! mon Dieu... est-ce que ce n'est pas la dot naturelle de tout enfant élevé par charité.

GEORGES. Arthur, tais-toi.

ARTHUR. Les vertus de Marie ?...

GEORGES. Tais-toi, te dis-je.

ARTHUR. Si elle m'a résisté, c'était pour m'exciter davantage.

GEORGES. Tu mens.

ARTHUR. Si tu n'étais pas venu me déranger mal-à-propos, j'aurais eu comme toi, comme le premier venu, l'honneur d'un aveu et le profit d'un tête-à-tête.

GEORGES, *ne se possédant plus*. Tu mens, infâme ! tu mens. (*Lui saisissant violemment la main.*) Sens-tu bien l'importance de tes paroles?... Marie... la femme que j'aime... tu l'as offensée devant moi... rétracte ce que tu viens de dire.

ARTHUR. Allons donc !

GEORGES, *qui dans sa violence l'a forcé à plier le genou en terre*. Rétracte-toi, te dis-je!

ARTHUR. Jamais !

GEORGES. Jamais ! Ah ! si tu n'étais pas mon frère...ma main t'aurait déjà châtié...

SCENE VII.

ARTHUR, DUVERNEY, GEORGES.

DUVERNEY, *se précipitant entre eux et repoussant Georges*. Misérable !

Arthur s'est aussitôt relevé.

GEORGES, *à part*. Je te rends grâce, ô mon Dieu ! je l'aurais peut-être frappé !

DUVERNEY, *les regardant tous deux, puis s'adressant à Georges*. Quelle est la cause de ce scandale, monsieur ? je veux la connaître, parlez. (*Silence.*) Parlerez-vous enfin... l'un ou l'autre ?

GEORGES. Je dois garder le silence.

ARTHUR. Je dois imiter Georges, mon père...

DUVERNEY. Mais je vous l'ordonne à tous deux... je veux être obéi.

GEORGES. Vous ne sauriez nous commander une action blâmable... un de nous a eu des torts... nous devons tous deux nous taire.

DUVERNEY*. Soit, je ne veux pas avoir un coupable à punir ; mais de semblables scènes m'affligent... j'espère qu'elles ne se renouvelleront pas.

GEORGES. Il a suffi de votre présence, mon père, pour faire rentrer dans nos cœurs la paix et l'amitié. Arthur, voici ma main.

ARTHUR. Voici la mienne.

DUVERNEY. C'est bien, je suis content.

Il leur fait signe de se retirer ; Georges et Arthur sortent.

ARTHUR, *en s'en allant, et à part*. Georges, je n'ai pas dit : Sans rancune.

SCENE VIII.

DUVERNEY, *seul*.

Mais achevons de lire cette lettre, que je venais de recevoir de Saint-Denis. (*Lisant.*) « J'étais loin de m'attendre à » tant d'obstacles... vos ennemis... vos » envieux. » (*Cessant de lire.*) J'ai lu cela. (*Lisant la lettre des yeux, et parlant.*) Ah! (*Il lit.*) « On prétend que vous ne tenez » à la députation que pour rétablir votre

* Arthur, Georges, Duverney.

» fortune compromise par des pertes con-
» sidérables que vous avez éprouvées de-
» puis un an... On va même jusqu'à dire
» que vous n'êtes pas éligible... que la
» plus grande partie de ce que vous pos-
» sédez encore est l'avoir de votre fils aîné,
» de Georges, qui a atteint sa majorité,
» et qui peut, au premier moment, ré-
» clamer l'héritage de sa mère... enfin
» plusieurs de vos partisans mêmes sont
» passés du côté de votre compétiteur. Ils
» prétendent que votre nomination sera
» sans effet du moment que les reprises
» de votre fils vous auront privé du cens
» de l'éligibilité, et qu'ainsi ils ne veulent
» pas s'exposer aux embarras et aux dés-
» agrémens que leur susciterait une nou-
» velle élection. Enfin j'ai la nuit devant
» moi... je tâcherai de la mettre à profit
» pour vous... mais si je réussis, il ne faut
» pas que le succès se change bientôt en
» une défaite humiliante pour tous deux...
» Pensez à ce Georges, pensez-y... main-
» tenant c'est sérieux, très-sérieux !... »
Georges n'osera jamais me demander des comptes; mais il est ombrageux, facile à s'irriter... il peut se porter à une extrémité... il faut l'éloigner... d'ailleurs depuis long-temps sa présence me fait mal... oui... oui... je l'éloignerai sans retard... aujourd'hui.

SCENE IX.

DUVERNEY, CARPENTIER.

CARPENTIER. Ah ! m'a-t-on dit vrai?.,. les électeurs les plus influens de Saint-Denis vous ont écrit ?

DUVERNEY. Oui ! mais les nouvelles ne sont pas rassurantes... On s'acharne à me barrer le chemin de la tribune ; mes envieux... lisez !...

Il remet la lettre à Carpentier, qui la lit des yeux et qui, tout en la lisant, répond à ce que dit Duverney.

CARPENTIER. On n'envie que le mérite... ça ne peut pas vous nuire !...

DUVERNEY. Mes ennemis sont nombreux.

CARPENTIER.
A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire.

DUVERNEY. C'est une lutte terrible.... en sortirai-je vainqueur ?

CARPENTIER. Il ne faut pas en douter.

DUVERNEY. Ils ont contre moi des armes...

CARPENTIER. Vous avez pour vous des bastions, la grande propriété; voilà les grosses pièces d'artillerie de la guerre électorale.

DUVERNEY. Ils savent le fond de mes affaires.

CARPENTIER. Rien ne ressemble plus au mensonge que la vérité.

DUVERNEY. Et puis vous voyez ce qu'on dit à propos de Georges.

CARPENTIER, *lui rendant la lettre.* Oui, et je trouve qu'ils ont raison.... cela est sérieux, très-sérieux !

DUVERNEY. Aussi suis-je décidé à éloigner Georges.

CARPENTIER. Et vous faites bien.

DUVERNEY. Aujourd'hui même il partira...

CARPENTIER. Il y consent?...

DUVERNEY. Je vais le faire prévenir.

CARPENTIER. Eh vite ! à quoi songez-vous ?... Il y a des projets qu'il faudrait faire exécuter avant qu'ils fussent conçus, s'il était possible.

Il sonne, un domestique paraît.

DUVERNEY, *au domestique.* Dites à Georges que je veux lui parler, qu'il vienne à l'instant même.

Le domestique sort.

CARPENTIER*. Employez la douceur.... Où allez-vous l'envoyer?

DUVERNEY. En Italie.

CARPENTIER. Vous n'y songez pas.... Que voulez-vous éviter en éloignant Georges?... qu'on puisse s'insinuer dans son esprit... le circonvenir, n'est-ce pas ? Eh bien ! en Italie on rencontre toujours quelqu'un de connaissance.... c'est trop près.

DUVERNEY. En Afrique?

CARPENTIER. Mauvais !... Alger est un faubourg de Paris... Il nous faut un pays où peu de visiteurs se rendent, si ce n'est la peste, le typhus, le choléra, ou la fièvre jaune.

DUVERNEY. Mais tout cela c'est la mort !

CARPENTIER. Ah dam ! nous sommes tous exposés à mourir... Dites-moi un peu : n'étiez-vous pas en relations d'affaires avec cette maison du Sénégal qui vient de faillir?

DUVERNEY. Oui.

CARPENTIER. Eh bien ! il faut envoyer Georges au Sénégal... vous aurez un prétexte plausible... Un correspondant qui a suspendu ses paiemens...

DUVERNEY. Mais cette maison ne me doit rien... je ne suis pour rien dans cette faillite.

CARPENTIER. Vous direz le contraire à Georges... vous ajouterez même que vos

* Carpentier, Duverney.

intérêts sont gravement compromis par ce fatal événement... qu'il y va de votre fortune ou de votre ruine.... Je connais Georges, il n'hésitera pas à partir.

DUVERNEY. Oui, mais une chose m'inquiète et me préoccupe, c'est Mme Villette.

CARPENTIER. Mme Villette?

DUVERNEY. Ne vous souvient-il plus d'un certain écrit?

CARPENTIER. Quel écrit ?... Ah! oui.... Ne vous tourmentez donc pas de cela.

DUVERNEY. Toujours le même.... vous avez une manière de traiter les choses avec une légèreté...

CARPENTIER. Oui, c'est une manière.

DUVERNEY. Vous jouez avec tout, même avec le déshonneur.... car, vous ne sauriez le dissimuler... cet écrit, s'il était connu, nous déshonorerait l'un et l'autre.

CARPENTIER. Mais il y a une troisième personne impliquée dans cette affaire, et cette troisième personne a un puissant intérêt à ne pas faire usage de cet écrit..... donc, je suis parfaitement tranquille.

DUVERNEY. Jusqu'à ce jour... j'ai pensé comme vous... car sans cela je n'aurais pas négligé, depuis vingt ans, de songer aux conséquences de cet écrit... mais dans la position où je me trouve aujourd'hui, il faut de la prudence... beaucoup de prudence... Oui, je veux avoir ce fatal papier... je le veux!

CARPENTIER. Vous l'aurez!

DUVERNEY. Vous la déciderez à le rendre?

CARPENTIER. Je ne vois pas la nécessité de la consulter!

DUVERNEY. Expliquez-vous.

CARPENTIER. Avec ce que vous appelez ma manière, j'arrive à faire tout ce qu'il faut... vous devriez le savoir... Écoutez-moi... On n'a jamais besoin de dire à personne ce qu'on pense; il suffit que les autres croient à ce que vous voulez bien dire... par un hasard que vous qualifierez comme vous le voudrez, j'entretenais, il n'y a qu'un instant, Mme Villette sur l'écrit en question... et comme si j'avais pressenti toutes vos inquiétudes à ce sujet, j'ai feint de faire cause commune avec elle... c'est encore une manière qui me réussit quelquefois!

DUVERNEY. Eh bien?

CARPENTIER. J'ai pénétré tous ses secrets, j'ai su tout ce que je voulais savoir.

DUVERNEY. A merveille!

CARPENTIER. L'écrit est enfermé dans un petit coffret, et ce coffret, dans la crainte d'un enlèvement ou d'un nouvel incendie, est caché en terre dans le jardin.

DUVERNEY. En quel lieu?

CARPENTIER. Je l'ignore. (*A part.*) Je le sais bien, mais trop parler nuit souvent.

DUVERNEY. Mais comment ferez-vous pour vous rendre maître de ce coffret?

CARPENTIER. Eh! mon Dieu! rassurez-vous, les choses impossibles se feront.... les choses possibles sont faites... Je vous quitte... Ne vous faut-il pas ce chiffon de papier?... sans cela il deviendrait le spectre de vos nuits... et un bon député doit dormir tranquille!

Il sort.

SCENE X.

DUVERNEY, *puis* PHILÉAS.

DUVERNEY. Son sang-froid calme mes craintes; il a raison, la tranquillité, même quand elle n'est qu'apparente, est un bon auxiliaire... Mais Georges tarde bien.... (*Philéas entre.*) Qui peut le retenir?

PHILÉAS *. Pardon, monsieur l' maire, si j' vous dérange.

DUVERNEY. Qui vous amène? que voulez-vous?

PHILÉAS. C'est que, monsieur l' maire, vous nous aviez promis...

DUVERNEY. Quoi?

PHILÉAS. D' nous marier, nous deux Jacqueline... Jacqueline, ma fiancée!

DUVERNEY. Plus tard... demain.

PHILÉAS. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger ça pour ce soir, monsieur le maire?.. ça f'rait ben plaisir à Jacqueline, et à moi pas de peine, à vous parler franchement.

DUVERNEY, *à part, avec anxiété.* Il ne vient pas!

PHILÉAS. Parce que, voyez-vous, quand on s'aime, comme j' nous aimons, c'est dur de se l' dire, de s' voir, et d'être réduits à en rester là!

DUVERNEY. Philéas, allez, allez dire à Georges qu'il vienne, que je l'attends.

PHILÉAS. M. Georges... il n'est pas ici.

DUVERNEY. Il n'est pas ici?

PHILÉAS. Non, monsieur, il est à Saint-Denis.

DUVERNEY. Il est à Saint-Denis?

PHILÉAS. Ou, du moins, il a dit qu'il y allait.

DUVERNEY. Et pourquoi.... pourquoi ce voyage?

PHILÉAS. Ah! dam, je n'en sais rien, monsieur.

DUVERNEY**. Partir brusquement, à mon insu... que dois-je penser?... Mes enne-

* Philéas, Duverney.
** Duverney, Philéas.

mis l'auraient-ils fait appeler?... Oh! mais Georges ne céderait pas à leurs perfides conseils!... N'importe, Philéas, courez à Saint-Denis, cherchez Georges, et qu'il revienne aussitôt avec vous.

PHILÉAS. Que je coure à Saint-Denis? Oui, monsieur; mais...

DUVERNEY. Pas de retard!

PHILÉAS. J'pourrai jamais courir jusque là, il y a deux lieues.

DUVERNEY. Prenez un cheval.... Mais partez... partez donc!

PHILÉAS. Je pars, monsieur, je pars.... je vas aller dire qu'on me donne un cheval... (*Il va pour sortir, puis il revient sur ses pas.*) Monsieur, monsieur, il est de retour.

DUVERNEY. Qui?... Georges?

PHILÉAS. Le v'là! (*A part.*) Ça fait que me v'là tout r'arrivé... Moi, j'aime autant ça... Mais laissons-les, c'est pas l'moment de revenir sur le chapitre du *conjungo*.

Il sort.

SCENE XI.

DUVERNEY, GEORGES,

GEORGES. Vous m'avez fait demander, mon père?

DUVERNEY. D'où venez-vous, monsieur? de Saint-Denis?... Quel motif si puissant vous conduisait donc à Saint-Denis?

GEORGES. Pardon, mon père! je vois que je vous ai déplu... Mais voici mon excuse : je vous avais entendu dire que des envieux, des jaloux, avaient tenté de mettre obstacle à votre élection; et comme je me suis souvenu que j'étais lié avec les fils des deux électeurs les plus influens, j'ai été les trouver pour les prier de parler à leur père en faveur du mien.

DUVERNEY, *avec inquiétude*. Et n'avez-vous vu que ces deux personnes?...

GEORGES. Oui, mon père, parce que je n'avais nul patronage, nul appui auprès des autres... sans cela j'aurais couru chez tous... et je ne les eusse quittés qu'après les avoir convaincus que votre nomination était une juste récompense de vos talens et de votre dévouement sincère au bien du pays...

DUVERNEY, *lui tendant la main*. Voilà des sentimens qui vous font honneur.

GEORGES. Ces sentimens, je vous les dois. Pouvais-je mieux employer ma constance et mon courage qu'à vous seconder dans une ambition si digne en tout du nom que vous portez et de votre rang dans le monde? Tous mes soins, tous mes vœux ne tendent qu'à vous prouver combien votre fils vous respecte et vous aime.

DUVERNEY, *en s'asseyant*. Asseyez-vous, Georges, et écoutez-moi. (*Il s'assied à droite.*) Jusqu'à présent, je ne vous ai jamais parlé de mes affaires, qui sont aussi les vôtres... mais la maturité de votre esprit me permet de vous faire une entière confidence...

GEORGES. Je saurai me montrer digne de la confiance que vous placez en moi, mon père.

DUVERNEY. J'y compte. * je n'ai pas voulu donner à votre jeunesse les soucis qui assiégent continuellement dans les transactions commerciales; les intérêts pécuniaires sont aujourd'hui la base solide de l'existence; il faut, pour les diriger, de la fermeté, du caractère.... A votre âge, le cœur a besoin d'illusions... et les affaires exigent un esprit positif... Ne regardez pas ces paroles comme un préambule à quelque fâcheuse nouvelle, c'est l'explication naturelle de ma conduite. Je voudrais pouvoir prolonger encore une heureuse insouciance * mais j'ai besoin de votre secours!...

GEORGES. Ah! mon père.... c'est me traiter selon mes désirs et selon mon cœur!...

DUVERNEY. Ces derniers temps ont été funestes pour moi * mon activité a pu seule conserver à ma maison le crédit dont elle jouit; mais un nouveau coup me frappe, et mes intérêts seraient gravement compromis... si je ne me hâtais d'y porter remède! * Un de mes correspondans vient de suspendre ses paiemens, et il avait à moi des sommes... énormes... Dans la situation politique où je me trouve, je ne puis abandonner un poste où le pays m'appelle. * Cependant il faut, dans cette circonstance, quelqu'un qui puisse me remplacer... je ne saurais attendre d'un étranger l'ardeur, le zèle nécessaire...

GEORGES. Sans doute... Et quand vos fils sont là...

DUVERNEY. Je ne me suis pas trompé!.. vous le comprenez, vous m'êtes devenu indispensable... (*Il se lève et passe à gauche.*) Les instructions que vous trouverez à Paris vous faciliteront le succès de cette ambassade... Il faut partir...sans retard...

GEORGES. Je vais demander des chevaux!...

DUVERNEY. Un bâtiment n'attend que vous pour mettre à la voile au Havre.

* Georges, Duverney.

GEORGES, *étonné.* C'est donc un voyage?...

DUVERNEY, *vivement.* Il s'agit de ma fortune, de la vôtre. La dot de votre mère est compromise; vous partirez aujourd'hui... pour le Sénégal.

GEORGES. Au Sénégal! (*A part.*) O Marie!

DUVERNEY. Hésitez-vous?

GEORGES. Non, mon père, non... mais aller si loin, me séparer de vous, m'expatrier, ne plus vous revoir peut-être...

DUVERNEY, *froidement.* Préférez-vous ma ruine et la vôtre?

GEORGES. Oh! non, mon père.

DUVERNEY. D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre, le Sénégal est une possession française.... le gouverneur est de mes amis... Allez tout disposer pour votre départ, et revenez ici me faire vos adieux. Il faut que dans deux heures vous soyez à Paris.

GEORGES, *dans la plus grande émotion.* Sitôt?... ah! mon Dieu! mon Dieu!

DUVERNEY, *avec intention marquée.* Allons, Georges, mon ami, plus de fermeté... ne pleure pas ainsi... Crois-tu donc que je ne souffre pas en me séparant de toi?...

GEORGES. Serait-il vrai?

DUVERNEY. Pourquoi ce doute? n'es-tu pas mon fils.... mon fils que j'aime?

GEORGES, *se laissant tomber aux pieds de son père.* Ah! je les entends donc enfin sortir de votre bouche, ces douces paroles! je les attendais, j'en avais besoin pour soutenir mon courage... Partir! je le puis maintenant, j'en aurai la force; car mon père m'aime!... Tu avais raison de compter sur mon obéissance, et puisqu'il s'agit de tes plus chers intérêts, tu ne pouvais mieux les confier qu'au dévouement d'un fils.... Mon bon père!... je suis heureux en ce moment...

Fausse sortie.

DUVERNEY, *à part.* Il partira maintenant. (*A Georges, qui va pour sortir, et en lui tendant la main.*) Georges!..

GEORGES, *baisant avec effusion la main de Duverney.* Tous mes chagrins sont effacés... tu m'aimes!

Sortie très-vive; Duverney reste ému involontairement.

SCENE XII.

DUVERNEY, *seul.*

Je ne doutais pas de sa soumission; mais il faut écrire à mon chargé d'affaires à Paris; il faut que je lui donne des ordres en conséquence... Pas plus que Georges, il ne doit soupçonner la vérité... c'est bien assez déjà d'avoir ce Carpentier pour confident... Ecrivons... (*Il écrit.*) « Des avis » particuliers me décident à envoyer » Georges au Sénégal; je le dis à vous » seul. Il s'agit d'une opération commer- » ciale qui doit m'être très-lucrative.... » Georges ignore tout... un mot indiscret » aurait pu lui échapper et me donner » des concurrens dangereux; il croit qu'il » fait ce voyage pour la faillite de cette » maison avec laquelle nous sommes en » rapport, et qui ne me doit rien; laissez- » le dans cette croyance. Mais je vous » connais, je suis sûr de vous. » (*Il plie la lettre.*) Maintenant, j'attends Georges.

SCENE XIII.

Mme VILLETTE, DUVERNEY.

Mme VILLETTE. Ah! monsieur, monsieur... que vient-il de m'apprendre?... il part... lui! Georges!

DUVERNEY. Il le faut, madame, il le faut.

Mme VILLETTE. Non, non... il ne partira pas; je ne veux pas qu'il parte, moi.

DUVERNEY. Madame!... à moi seul le droit de dire : Je ne veux pas.

Mme VILLETTE. Pardon, j'ai eu tort!... Oh! mais si je n'ai pas le pouvoir d'ordonner, je puis au moins prier... prier avec instances, à mains jointes, à genoux. (*Elle se jette aux genoux de Duverney.*) Par grâce, par pitié... ne renvoyez pas Georges... qu'il reste, qu'il demeure toujours, car je l'aime, cet enfant... cet enfant que j'ai nourri.... je l'aime; c'est mon bien, c'est ma vie... Oh! mais dites-moi donc que vous ne le renverrez pas...

DUVERNEY, *la relevant.* Madame Villette, je comprends votre chagrin, votre peine, mais ce voyage est indispensable...

Mme VILLETTE. Ah! que vous êtes cruel... Oui, si Georges part, je ne le reverrai plus. Cette faillite .. ces intérêts à soigner, tout cela n'est qu'un prétexte pour l'éloigner.

DUVERNEY. Que dites-vous?

Mme VILLETTE. Car vous ne l'aimez pas, vous, et voilà pourquoi vous le chassez, vous le chassez à tout jamais...

DUVERNEY. Allons.... calmez-vous.... remettez-vous; cette absence ne sera que de courte durée... oui... avant un an Georges sera de retour... je vous le promets, je vous le jure.

Mme VILLETTE. Oh ! ne promettez rien, ne jurez rien, car je n'ai plus foi dans vos promesses ; je ne crois plus à vos sermens.

DUVERNEY. Madame...

Mme VILLETTE. Monsieur, il y a vingt-un ans...

DUVERNEY, *avec impatience*. Oh !...

Il veut s'éloigner.

Mme VILLETTE, *le retenant*. Vous m'écouterez, monsieur, vous m'écouterez.... Il y a vingt-un ans... au milieu de la nuit... près d'un lit où venait de mourir une jeune femme en mettant au monde un enfant mort aussi, un homme était plongé dans la douleur... il voyait s'évanouir toutes ses espérances de richesse et d'ambition, car il avait reçu trois cent mille francs de dot....

DUVERNEY, *à part*. Quelle patience ! mais résignons-nous...

Il va s'asseoir sur un fauteuil à gauche.

Mme VILLETTE, *allant à lui et continuant*. Ces trois cent mille francs étaient toute sa fortune, et sa femme morte, son enfant mort, il lui fallait rendre ces trois cent mille francs... seul objet de ses regrets et de ses pleurs ! Pendant que cet homme se désespérait, le médecin, qui n'avait pu sauver la femme riche, s'était souvenu que deux jours auparavant il avait été appelé par une pauvre veuve de ce village, prise des douleurs de l'enfantement, et qu'il l'avait heureusement délivrée. Il court chercher la veuve indigente, et il l'amène auprès du malheureux qui s'affligeait de sa ruine ; alors celui-ci dit à la veuve, avec l'accent de la vérité : « Mère, tu es pauvre... ton enfant sera comme toi pauvre et malheureux... donne-le-moi et il sera riche, et toi tu ne manqueras de rien, tu l'élèveras, tu seras toujours sa mère, il sera l'enfant de ton sein... Accepte... accepte... car je tiendrai tout ce que je te promets, et pour que tu en sois bien certaine, je vais te donner un écrit... un écrit que nous signerons tous, toi, moi et le médecin que voici... et cet écrit sera pour nous un pacte solennel qui garantira toujours à ton enfant le sort brillant et heureux que je lui destine. »

DUVERNEY, *à part*. Fatal écrit !

Mme VILLETTE. L'infortunée mère avait tremblé pour l'avenir de son fils, elle céda ; elle consentit, par amour de ce fils, à ne jamais se dire sa mère ; puis elle couvrit de pleurs et de baisers son enfant, et le déposa dans le berceau où gisait l'enfant mort, qu'elle emporta chez elle... et le lendemain... à la maison commune... sur les registres de l'état civil... on inscrivait deux actes authentiques : l'acte mortuaire de l'enfant de la pauvre femme, l'acte de naissance de l'enfant de cet homme, qui à tout prix voulait retenir une fortune près de lui échapper... Mais, hélas ! pauvre mère ! tu avais été trop confiante, trop crédule... Bientôt ton fils, repoussé, dédaigné, haï par son père adoptif, était aussi à plaindre qu'il devait être heureux... et tu ne pouvais que gémir, tu ne pouvais que pleurer, car il t'avait abusée, indignement trompée, cet homme qui t'avait juré de faire le bonheur de ton enfant... Et vous voulez que je croie à des promesses, à des sermens ? oh ! non, non... car cet homme c'était vous... cette femme c'était moi !

DUVERNEY, *se levant*. Madame, vous m'accusez à tort... j'ai pour Georges autant d'amitié que s'il était mon propre fils. et l'importance de ce voyage est une preuve de la confiance qu'il m'inspire par son intégrité, par la droiture de son esprit : il s'agit d'une affaire grave et difficile à traiter : je ne puis, moi, quitter Paris où ma présence est indispensable ; Arthur est trop jeune... trop léger de caractère pour que je le charge d'une semblable mission.... Un commis ne m'offrirait pas assez de garanties... Georges est le seul qui soit digne de ma confiance et de mes pleins pouvoirs... Madame Villette, faites un instant violence à votre douleur, à votre tendresse de mère... et ne vous opposez pas davantage à ce voyage, qui formera Georges, et qui doit lui faire prendre rang parmi les négocians les plus distingués.

Mme VILLETTE. Mais ce voyage offre mille dangers... les tempêtes, les naufrages, et puis au Sénégal le climat est mortel...

DUVERNEY. On vit au Sénégal comme partout... et d'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore, dans quelques mois il sera de retour.

Mme VILLETTE. Puis-je vous croire, monsieur, puis-je vous croire ?

DUVERNEY. Et s'il faut tout vous dire... c'est sa fortune que Georges va sauver... Dans l'espoir de doubler ses capitaux, j'avais placé la dot de Mme Duverney dans cette maudite maison du Sénégal... mais le mal est réparable : Georges a de l'esprit, de l'intelligence... il défendra mes intérêts avec habileté, il prouvera que je ne dois pas être compris dans cette faillite... que j'ai des droits incontestables au remboursement immédiat de tout ce qui m'est dû ; et alors il reviendra près de nous avec de

nouveaux titres à ma tendresse, et une fortune qui lui fera d'autant plus d'honneur qu'il l'aura acquise lui-même en la sauvant du naufrage qui menaçait de l'engloutir.

Mme VILLETTE. Ah! monsieur, que la richesse coûte cher !

SCENE XIV.

Mme VILLETTE, GEORGES, DUVERNEY, *puis* CARPENTIER.

GEORGES. Mon père, tout est prêt pour mon départ.

Mme VILLETTE, *s'élançant dans les bras de Georges*. Ah! Georges, mon enfant.

GEORGES. Adieu, bonne Villette, adieu.

Mme VILLETTE. Mon enfant, ne plus te voir!

GEORGES. Mais je reviendrai... je reviendrai... Allons, ne pleure pas ainsi.

Mme VILLETTE. Toi, ma seule espérance sur cette terre... toi dont la tendresse répondait à la mienne...

GEORGES. Oui, mais je t'aimerai toujours... je ne t'oublierai pas, va... Voyons, voyons.... sèche tes larmes... sois raisonnable...

Mme VILLETTE. Séparés! séparés par les dangers, par la mort peut-être... Non, non je n'y consentirai jamais!

DUVERNEY, *à part, avec une rage concentrée*. Oh!

Mme VILLETTE, *courant à Duverney**. Monsieur, là, tout-à-l'heure, j'ai pu vous donner à croire que j'aurais le courage de supporter cette séparation... je le croyais peut-être moi-même, mais elle est au-dessus de mes forces... et je vous en conjure, n'exigez pas que Georges parte.... Oh! ne l'exigez pas... ne l'exigez pas.

DUVERNEY, *à part, d'un ton morne et réfléchi*. S'il part, cette femme peut me perdre.

Mme VILLETTE. Eh quoi! vous ne me répondez pas?...

DUVERNEY, *de même*. Mais s'il reste?

Mme VILLETTE. Oh! je le vois, vous êtes sans pitié pour moi... Eh bien! je serai sans pitié pour vous... oui, je parlerai.... oui, je dirai...

DUVERNEY, *à mi-voix*. Arrêtez!

Mme VILLETTE. Je dirai ce que les écrits prouvent!... Georges ne partira pas.

CARPENTIER, *qui est entré silencieusement, montrant un papier à Duverney*. Ne craignez rien, il partira !

* Georges, Mme Villette, Duverney.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un jardin. A droite de l'acteur, un pavillon servant d'habitation à Mme Villette et à Marie. Mme Villette occupe le rez-de-chaussée, et Marie a sa chambre au premier. L'escalier qui y conduit est en dehors. Au deuxième plan, un vieux cèdre qu'entoure un banc rustique ; à côté, une table ronde en pierre.

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE.

Elle entre par la droite, en portant deux paniers à cerises qui sont vides.

Mon Dieu! que d' choses il s' passe dans une journée... D'abord un mariage qui ne s' fait pas... M. Duverney qu'est maire, et M. Georges qu'est parti pour je n' sais quel pays... au bout du monde... une commune habitée par des crocodrilles, des boas, la fièvre jaune et un tas d'autres animals.... à ce que dit Philéas, que ça fait trembler rien que d'y penser... D'après ça, j' conçois l' tapage qu'a fait Mme Villette... J' crois ben qu'ell' n' voulait pas que M. Georges parte... Pauvre femme! elle criait, dit Philéas, que ça fendait le cœur.... C'est qu'elle aime M. Georges comme si c'était son enfant, ni plus ni moins.

SCENE II.

JACQUELINE, CARPENTIER.

CARPENTIER. Ah! c'est vous, Jacqueline?

JACQUELINE. Oui, monsieur.

CARPENTIER. Avez-vous vu M. Duverney ?

JACQUELINE. Non, monsieur.

CARPENTIER. On m'avait dit qu'il était au jardin.

JACQUELINE. C'est possible qu'il y soit, mais je ne l'ons pas aperçu... Ah! tenez, le v'là, regardez là-bas.... c'est ben lui.... il vient de ce côté... non... ah! si fait, oui, oui, il vient, il va être là tout-à l'heure *; moi, j' vous quitte... j' vas cueillir mes cerises, parc' que, voyez-vous, tous les ans c'est moi qu'achète la récolte de M. Du-

* Carpentier, Jacqueline.

verney; beaux fruits, allez!... gros comme des noix, et doux comme miel. Aussi, drès que j'arrive à Paris, ils m'entourent tous : Jacqueline par ci, Jacqueline par là.... c'est à ne plus s'entendre, chacun veut de mes cerises... Ah! les Parisiens ; ils sont malins et connaisseurs, les Parisiens... Il y a des gens qui disent le contraire... mais c'est des imbéciles ceux-là... moi, j'apprécie les Parisiens, j'aime les Parisiens, vivent les Parisiens!

Elle sort.

SCENE III.

CARPENTIER, DUVERNEY.

DUVERNEY. Eh bien, Carpentier, cette femme est-elle enfin apaisée?... Georges est-il parti?

CARPENTIER. Il est parti!

DUVERNEY. Que Dieu le conduise!

Il va s'asseoir près de la table.

CARPENTIER. Vous avez sagement fait de suivre mon conseil... d'éviter cette scène de séparation... Quand Georges est monté en voiture, Mme Villette ne se possédait plus... ses cris étaient affreux... ils ameutaient les paysans... comme la lionne, elle disputait son lionceau : C'est mon fils, disait-elle; demandez à M. Carpentier, il sait tout... J'étais là, on se tourne de mon côté, on semble me demander un témoignage...

DUVERNEY. Eh bien?

CARPENTIER. J'ai regardé la pauvre femme d'un air d'inquiétude et de bonté ; j'ai suivi ses mouvemens, et du ton le plus ému, j'ai déclaré que la douleur venait de troubler sa raison... que Mme Villette était folle.

DUVERNEY. On vous a cru?

CARPENTIER. Ne suis-je pas médecin?... on doit toujours croire à la parole d'un médecin... (*S'asseyant vis-à-vis de Duverney, sur le banc qui entoure le cèdre.*) En ce moment, Georges, faisant un effort, s'est élancé dans la voiture ; la nourrice s'est évanouie, et tandis qu'on la rappelait à la vie, je vous cherchais pour vous mettre au courant de tout ce qui s'était passé, et nous féliciter ensemble du départ de ce Georges, de ce Georges dont la présence ne devait que vous être pénible, et qui pouvait être un obstacle à votre noble ambition.

DUVERNEY. Ah! il pouvait plus encore, il pouvait me ruiner.

CARPENTIER, *avec un air d'incrédulité.* Oh!

DUVERNEY. Ce n'est que trop vrai... j'ai fait de grandes pertes.... mon crédit seul me soutient encore... et c'est avec peine peut-être que je pourrais réaliser aujourd'hui les trois cent mille francs que j'ai reçus en dot de ma première femme.... Cette somme appartient à Georges... l'état civil est là ; la loi le rend héritier de celle qui est sa mère aux yeux de la loi... mais Georges est parti, mais Georges ne reviendra pas de long-temps... s'il revient!... (*Il lève.*)* Et d'ici là, nommé député... mettant à profit mes vastes connaissances... en finances surtout.... je puis refaire cette grande position de fortune!

CARPENTIER, *à part.* Ah! il en était réduit là!

DUVERNEY. Mais il y a cette femme... cette Mme Villette qui me trouble l'esprit*. Elle n'a plus en son pouvoir ce fatal papier... mais il y a toujours des gens qui croient le mal... Un jour, les journaux, la tribune même, peuvent devenir les échos des révélations de Mme Villette.

CARPENTIER. J'ai pensé à tout cela.... je pense à tout, moi... nous verrons... ne vous inquiétez pas de si peu.

DUVERNEY. Oui, oui, vous avez raison... on est fort en l'absence de preuves ; et Mme Villette n'a plus de preuves contre nous... Mais vous ne m'avez pas encore remis cet écrit que vous lui avez si heureusement enlevé... donnez-le-moi.

CARPENTIER, *froidement.* Oh! non!

DUVERNEY. Pourquoi donc?

CARPENTIER. D'abord je n'avais agi que pour vous, par pur dévouement dans vos seuls intérêts... je voulais vous remettre ce papier important... mais j'ai réfléchi... oui, j'ai pensé qu'il était mieux entre mes mains qu'entre les vôtres... Vous devez concevoir, mon cher... que je suis aussi compromis dans cette affaire... ma conscience peut un jour s'alarmer aussi... on ne sait pas tout ce qui peut arriver.

DUVERNEY. Ah! je te comprends...

CARPENTIER. Eh bien! tant mieux...

DUVERNEY. Tu prétends m'effrayer, te rendre maître de moi à l'aide de cet écrit.. mais il te compromet aussi, tu l'as dit.

CARPENTIER. Oui; mais cela m'importe peu... je n'ai rien à perdre, moi.

DUVERNEY. Misérable!...

CARPENTIER. Ah! les grands mots!... j'en prends encore moins souci que du reste... (*Se levant seulement là.*) Comme à vous, Duverney, l'ambition m'est venue; mais mon ambition est moins vaste que la vôtre. Vous aspirez aux honneurs, à la

* Duverney, Carpentier.

fortune, et moi la richesse me suffit... Écoutez, voilà mes conditions : vous me donnerez cinquante mille francs comptant.

DUVERNEY. Cinquante mille francs !

CARPENTIER. Pour le moment, c'est tout ce que j'exige de vous ; plus tard, vous m'intéresserez dans vos grandes spéculations commerciales... et quand j'aurai vingt-cinq mille francs de rente, je me contente de cela, je vous remettrai l'écrit qui peut vous ôter l'honneur et vous faire finir vos jours à Brest ou à Toulon...

DUVERNEY. Est-ce bien vous qui parlez, Carpentier?...

CARPENTIER. Il n'y a pas à balancer : je suis dès ce moment contre vous avec Mme Villette, ou contre Mme Villette avec vous... vous avez entendu ?

DUVERNEY, *avec une rage concentrée.* Oh !

CARPENTIER. Acceptez-vous ?...

DUVERNEY. Eh bien ! soit !

Mme VILLETTE, *entrant du fond et les apercevant. A part.* Ils sont ensemble !

CARPENTIER. Vous vous engagez...

DUVERNEY. A tout ce que vous m'imposez.

CARPENTIER. De mon côté, j'agirai comme vous... avec la même bonne foi... c'est un nouveau pacte... solennel !...

DUVERNEY, *tendant la main.* C'est convenu.

CARPENTIER, *donnant sa main.* C'est convenu !

SCENE IV.

DUVERNEY, Mme VILLETTE, CARPENTIER.

Ils aperçoivent Mme Villette et restent interdits.

Mme VILLETTE. Est-ce ma mort qui est convenue entre vous ? ma mort seule peut vous soustraire l'un et l'autre à ma juste vengeance. Vous avez donc compris que je vous accuserais partout, que je ne vous laisserais pas une heure de repos, que je dirais au monde qui vous êtes et ce que vous avez fait, car vous avez fait un faux sur les registres de l'état civil ; et c'est un crime cela. Vous riez, vous comptez sur l'impunité, n'est-ce pas... vous pensez qu'on n'ajoutera pas foi à mes accusations. je n'ai plus de preuve !... vous me l'avez dérobée... vous me l'avez volée... Oh ! mais, mon Dieu ! mon Dieu ! que vous avais-je donc fait à l'un et à l'autre pour me rendre aussi malheureuse !... n'était-ce pas assez de m'être privée des caresses d'un fils? N'était-ce pas assez de l'avoir vu sans cesse maltraité, souffrant humiliations sur humiliations ? N'était-ce pas assez de l'exiler loin de moi, de l'exposer à une mort presque certaine ? Fallait-il encore qu'on l'arrachât de mes bras sans que je pusse lui dire : Georges, mon fils! adieu! adieu ! je suis ta mère ? (*Changeant brusquement de ton et avec colère.*) Duverney, Carpentier, vous êtes deux infâmes !...

DUVERNEY. Vous oubliez, madame, que vous êtes chez moi.

Mme VILLETTE. J'en sortirai, monsieur ; et si je ne l'ai pas fait encore, c'est que j'ai pris pitié de vous... c'est que j'ai présumé que mes justes menaces vous éclaireraient sur votre véritable position... c'est que j'ai pensé que vous me rendriez mon fils.... mais je le vois... vous ne redoutez rien... vous voulez tout braver... Eh bien! tremblez... mes accusations ne seront pas appuyées de preuves... mais elles n'en porteront pas moins sur vous, sur votre conduite une fatale lumière... Oui, malheur à vous !... Oh ! mais non... la douleur m'égare, je suis folle !... (*A Duverney.*) Monsieur, au nom du ciel, au nom de tout ce que vous avez de plus cher... au nom de votre fils Arthur... Écoutez ! écoutez ma prière ! Georges est mon enfant... il est parti... je ne puis vivre sans lui... je veux le suivre... il ne quittera Paris que demain matin, j'ai le temps de le rejoindre, mais que je puisse lui dire que je suis sa mère ; qu'il puisse en avoir la preuve... cet écrit... cet écrit... qu'il le lise une fois! une seule fois !

DUVERNEY. Ce que vous demandez là est impossible, madame.

Mme VILLETTE. Impossible ! Ah ! c'est que vous doutez de moi... vous avez la crainte que je n'abuse de cet acte... mais je n'exige pas qu'on me le confie... montrez-le-lui, vous ! ou si vous ne l'osez pas... que notre complice à tous deux, que Carpentier le porte à Georges, que Georges le lise, voilà tout.

CARPENTIER. Si vous n'aviez pas interrompu M. Duverney, quand il vous a dit que la chose est impossible, vous sauriez déjà que l'écrit n'existe plus... nous l'avons détruit... brûlé...

Mme VILLETTE. Malheureuse !

Elle tombe sur banc qui entoure le cèdre.

CARPENTIER, *à Duverney.* Vous, venez... le moment est propice... épargnons-nous ses cris... ses doléances sans fin.

Ils sortent.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE V.

Mme VILLETTE, *puis* MARIE.

Mme VILLETTE. O les misérables! les misérables!... et je ne puis rien contre eux!... Eh! que m'importe la vengeance! c'est mon fils que je veux... je partirai... mes caresses, mes soins, mon dévouement, lui diront bien que je suis sa mère, il croira toutes les actions de ma vie plus encore que ce papier... il faut que je parte sans perdre un moment!... une voiture! vite... courons chez Pajet... car je ne veux rien de ce Duverney... M. Pajet voudra-t-il nous conduire à présent?.. Oh! mais il le faut.. à tout prix, il faut que je parte.. qu'on me mène à Paris, je n'aurais jamais la force d'y aller à pied. (*Marie sort de chez Mme Villette.*) Marie! Marie! prépare-toi, nous allons partir.

MARIE. Partir!...

Mme VILLETTE. Oui, oui, il le faut.. nous allons rejoindre Georges...

MARIE. Comment!

Mme VILLETTE. Nous le suivrons! mais hâte-toi.. sois prête à mon retour.

Elle sort précipitamment.

SCENE VI.

MARIE, *puis* UN PETIT PAYSAN.

MARIE. Nous partons! nous suivons Georges!... nous ne serons pas séparés!

LE PETIT PAYSAN, *entrant avec une sorte de crainte, apercevant Marie.* Ah! quelqu'un.

MARIE, *apercevant le petit paysan.* Cet enfant... que veut-il?

LE PETIT PAYSAN. Tiens, c'est drôle tout d' même.

MARIE. Je ne le connais pas, il n'est pas de ce village.

LE PETIT PAYSAN. C'est que c'est comme ça qu'on m'a dit qu' c'était celle que je cherche.

MARIE, *s'avançant.* Qui es-tu? que demandes-tu?

LE PETIT PAYSAN. Chut! c'est-y pas vous qui êtes mam'selle Marie?

MARIE. Oui...

LE PETIT PAYSAN. Ben sûr?... Faudrait pas que je me trompisse, voyez-vous?

MARIE. C'est moi qui suis Marie.

LE PETIT PAYSAN. La fille adoptive de Mme Villette?

MARIE. Oui, oui, parle vite. Que me veux-tu?

LE PETIT PAYSAN. Chut! plus bas, parce qu'il n' faut pas qu'on nous entende ni qu'on nous voie... il m' l'a bien recommandé; lui.

MARIE. Lui! qui?

LE PETIT PAYSAN. Eh ben, lui... Est-ce que je le connais, moi?.. Je n' l'ai jamais vu qu'aujourd'hui... mais j' gage que vous devinez ben quel est c'ti-là dont je parle.

MARIE. Comment! qu'entends-je?.. (*A part.*) Il penserait... (*Haut.*) Je ne connais pas, je ne veux pas connaître celui qui t'envoie, et je te défends de rester ici davantage... Allons, va-t'en.

LE PETIT PAYSAN. Là, là, n' vous fâchez pas, n' vous fâchez pas.

MARIE. Va-t'en, te dis-je, va-t'en.

LE PETIT PAYSAN. Ah! c'est comme ça.. Eh ben, tiens, au fait, qu'est-c' que ça m' fait, j' m'en vas... j' m'en r'tourn'rai chez nous... à Saint-Denis... j'y r'trouv'rai p't'être encore ce M. Georges.

MARIE. M. Georges.

LE PETIT PAYSAN. Oui, il m'a dit qu'il s'appelait comme ça... mais puisque vous m' renvoyez...

MARIE. Non, non, reste.

LE PETIT PAYSAN. Ah!...

MARIE. Tu dis donc qu'à Saint-Denis... un jeune homme... M. Georges...

LE PETIT PAYSAN. M'a appelé dans la grand'rue oùsque j' passais... Eh, petit! qui m'a dit: Cours à Ormesson... cherche adroitement Mlle Marie, la fille adoptive de Mme Villette... et quand tu l'auras trouvée, que tu s'ras ben sûr que personne ne peut te voir ni t'entendre... tu lui diras que tu viens de la part de Georges, et tu lui remettras c' billet.

MARIE, *prenant vivement le billet.* Donne, donne.

LE PETIT PAYSAN, *à part.* Tiens, tiens, cet empressement.

MARIE. Oui, oui... c'est bien là l'écriture de Georges.

LE PETIT PAYSAN, *à part.* Et elle qui tout-à-l'heure avait l'air si pimbèche! fiez-vous-y donc, aux filles, fiez-vous-y donc.

Il sort.

SCENE VII.

MARIE, *seule.*

Cette lettre... c'est la première qu'il m'ait écrite, mais lisons... lisons vite... (*Apercevant Arthur qui accourt de gauche.*) Ah!

Et froissant la lettre dans sa main, elle se sauve vivement chez Mme Villette.

SCENE VIII.

ARTHUR, *puis* CARPENTIER, AMIS D'ARTHUR.

ARTHUR, *courant après Marie.* Marie ! (*La porte de la maison se referme sur Arthur.*) Merci ! (*Apercevant Carpentier et ses amis.*) Oh ! ces messieurs ! je ne risque rien s'ils m'ont vu me casser le nez sur cette porte ; mais ils ne rient pas, ils n'ont rien vu.

CARPENTIER. Ah çà ! nous expliquerez-vous, Arthur, pourquoi diable vous nous avez quittés si brusquement en nous criant : Par ici ! par ici !

ARTHUR. Eh bien ! c'est que... c'est que d'un côté j'avais cru apercevoir Marie... mais je m'étais trompé... ce n'était point elle... et j'en suis fâché... j'aurais été charmé d'avoir l'avis de ces messieurs sur cette petite. Ils m'auraient dit si j'ai bon goût.

CARPENTIER. Comment ?

ARTHUR. Eh ! oui... ne comprenez-vous pas?... elle me plaît.

CARPENTIER. Au fait, Marie est jeune et gentille.

ARTHUR. Une bouche, des yeux... (*A ses amis.*) Vous la verrez... je vous la montrerai... et vous me direz s'il y a beaucoup de femmes de la ville qui pourraient supporter la comparaison avec cette paysanne-là.

LE PREMIER AMI. Eh quoi ! c'est une paysanne ?

ARTHUR. Oh ! cet autre... ne dirait-on pas qu'il n'a jamais courtisé que des duchesses... mais, par exemple, ce qui m'étonne... ce qui me confond... c'est que Marie est sage... c'est qu'elle résiste à toutes mes séductions... Oh ! mais je redoublerai d'instances et d'adresse, et il faudra bien qu'elle cesse d'être cruelle pour moi.

CARPENTIER. N'y comptez pas.

ARTHUR. Vous croyez ça ?

CARPENTIER. N'y comptez pas, vous dis-je ; demain Marie ne sera plus à Ormesson.

ARTHUR. Eh bien ! mais je la suivrai.

CARPENTIER. Vous la suivrez ?

ARTHUR. Partout. Je suis capable de ça, moi, d'abord, si je me le mets en tête.

CARPENTIER. En ce cas, écrivez vite au Hâvre et demandez passage sur le vaisseau qui doit la conduire au Sénégal.

ARTHUR. Au Sénégal ?...

CARPENTIER. Sans doute ! Marie va partir avec Mme Villette pour aller rejoindre Georges à Paris, et de là ils se dirigeront tous trois vers le Sénégal.

ARTHUR. Est-ce possible ? est-ce bien possible ?...

CARPENTIER. Oh ! ce que je vous dis là est positif.

ARTHUR. Au Sénégal, avec Georges ! et moi qui m'étais flatté... Mais c'est que ses rigueurs m'avaient piqué au vif... c'est que j'avais juré qu'elle serait à moi... Ah ça ! mais... si je l'enlevais ?...

CARPENTIER. L'enlever !..... pourquoi pas ?

PREMIER AMI. Nous sommes là, nous t'aiderons...

CARPENTIER, *à part.* Flatter les passions des gens, c'est toujours le moyen de les avoir pour soi... et Arthur, au besoin, me soutiendrait dans l'esprit de son père, dont il fait tout ce qu'il veut.

ARTHUR, *à ses amis.* Oui, cette idée me sourit. (*A Carpentier.*) Mais quand Marie part-elle ?

CARPENTIER. Oh ! vous avez tout le temps. il n'est pas probable que madame Villette parte à pied... sa santé s'y oppose... Si elle demande des chevaux à votre père, vous achèterez le cocher pour un écu... Quant à la voiture du père Pajet, la seule dont elle puisse disposer à Ormesson, elle est à Saint-Denis pour le moment... elle y a mené Philéas, qui, par mes ordres, est allé chercher chez moi quelque chose dont j'ai besoin. Philéas ne sera pas de retour avant minuit ; les chevaux de Pajet seront fatigués, il leur faudra au moins quatre ou cinq heures de repos. Madame Villette ne pourra guère partir qu'au petit jour. Vous voyez bien que vous avez devant vous plus de temps qu'il ne vous en faut pour enlever Marie. Mais qu'avez-vous donc ? vous voilà tout rêveur...

ARTHUR. Oui, je réfléchis... je pense que cet enlèvement est un rapt, et que si j'étais reconnu...

CARPENTIER. Enfant que vous êtes ! un déguisement, un masque sur le visage... et après l'événement, on est le premier à faire tomber les soupçons sur un autre...

ARTHUR. Oui, oui, vous avez raison, je ne songeais pas à cela ; mais, Carpentier, vous êtes un homme précieux... vous êtes d'une fertilité d'idées...

CARPENTIER. C'est vrai, les idées ne me manquent pas... aussi suis-je toujours là pour en prêter aux autres... qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas un avantage, un intérêt pour moi... je n'y regarde pas... c'est comme ça que je suis, moi !

ARTHUR. Allons, allons, c'est convenu, nous enlèverons Marie... Ah ! Georges,

c'est un bon tour que je te joue là... aussi, maintenant j'oublie tout... je te pardonne, je ne t'en veux plus...

SCENE IX.

LES MÊMES, PHILÉAS.

PHILÉAS, *entrant*. Aïe ! aïe, j'suis brisé, moulu...

CARPENTIER. Philéas !

PHILÉAS. Oui, c'est moi... aïe !

CARPENTIER. Déjà de retour ?...

PHILÉAS. Diable de voyage, va !

CARPENTIER, *à Arthur*. Mon cher Arthur, l'enlèvement de Marie me paraît difficile à présent.

ARTHUR. Pourquoi ?

CARPENTIER. La voiture de Pajet est revenue avec cet imbécile, et Marie peut partir dans un instant.

ARTHUR. Fâcheux contre-temps !

PHILÉAS. Oh ! les reins ! les reins !

CARPENTIER. Mais qu'a-t-il donc à crier de la sorte?

PHILÉAS. C' que j'ai?... pardienne, j'ai qu'j'ai manqué d'être tué.

CARPENTIER. O mon Dieu !

PHILÉAS. Oui, j'étais si pressé de revenir, que le père Pajet faisait aller sa jument ventre à terre ; et v'là qu'en arrivant au coteau d'Ormesson, crac !... l'essieu de la voiture s'est brisé.

ARTHUR, *à part*. Qu'entends-je !...

PHILÉAS. Et patatras, nous v'là sens dessus dessous, l'père Pajet et moi ; aïe... j'suis sûr que j'ai les côtes toutes disloquées.

CARPENTIER. Oh ! ce pauvre Philéas... (*A Arthur.*) Hein, dites donc, l'essieu de la voiture est brisé.

ARTHUR. Tout espoir n'est pas perdu.

CARPENTIER. Il y a un Dieu pour les amans.

PHILÉAS. Oh ! oh !..... ah ! v'là qu'ça s' passe un peu.

CARPENTIER. Mais pourquoi diable aussi cet empressement, cette précipitation à revenir ?

PHILÉAS. Ah ! dam... j'suis comme ça quand il s'agit d'obliger ; et puis j'étais pas fâché d'être ici avant la nuit... parce que dans le temps des cerises il n'manque pas de maraudeurs... et Jacqueline, voyez-vous, a acheté la récolte... et au point où nous en sommes... ce qui est à elle est à moi... Mais j'oublie d'vous dire, monsieur Carpentier, qu' j'ai fait vot' commission, et que vot' boîte est au château.

CARPENTIER. Très-bien... je te remercie, mon garçon, je te remercie... le jour baisse... la nuit va venir : ne rentrons-nous pas, messieurs? (*Bas à Arthur.*) Il faut songer à votre affaire.

ARTHUR, *bas à ses amis*. Oh ! nous serons bientôt prêts ; encore quelques heures, et Marie est à moi.

Ils sortent tous, à l'exception de Philéas.

SCENE X.

PHILÉAS, *seul*.

Eh ben ! il s'en va, c'monsieur Carpentier... et il ne m'a rien donné... rien de rien ; pas un rouge liard. C'est pas que je soye intéressé, que je tienne à un écu de plus ou de moins... mais si j'avais su ne rien recevoir, je lui aurais joliment tiré ma révérence quand il m'a dit d'aller lui chercher c'te maudite boîte qu'a manqué m' faire casser le cou, et qu'est cause que l'père Pajet s'ra à pied pendant deux ou trois jours... Pauvre père Pajot ! et cette bonne madame Villette donc... se désolait-elle de ne pouvoir partir tout de suite pour Paris... Au fait... à ce compte là, elle courrait risque d'arriver quand M. Georges ne s'rait plus là... C'est drôle tout d'même qu'une nourrice soit attachée comme ça à son nourrisson... s'expatrier, aller vivre avec des rhinocéros, des serpens à clochettes. Faut en avoir une fameuse dose d'amitié pour quelqu'un..... Enfin, qu'ils s'arrangent, ça ne me regarde pas ; mais je crois que je l'entends, cette pauvre Mme Villette.

SCENE XI.

MARIE, Mme VILLETTE, PHILÉAS.

Mme VILLETTE, *entrant et appelant Marie*. Marie !... Marie !...

MARIE, *sortant de la maison avec une lanterne allumée à la main*. Me voilà, ma mère.

Mme VILLETTE. As-tu tout disposé pour notre départ ?

MARIE. Tout est en ordre chez vous, ma mère ; il ne me reste plus qu'à monter dans ma chambre pour chercher ce que je veux emporter. J'aurai bientôt fait ; mais est-ce que nous partons tout de suite, ma mère ?

Mme VILLETTE. Non, nous ne pouvons pas partir avant deux heures du matin.

MARIE, *à part*. Je respire !

PHILÉAS. Et comment vous en allez-vous, madame Villette?

Mme VILLETTE. Par la voiture du père Pajet.

PHILÉAS, *étonné*. Par la voiture du père Pajet! Elle est cassée...

Mme VILLETTE. Je l'ai tant prié qu'il a trouvé moyen de la mettre en état... Mais voyons, ma fille... il est déjà tard, va vite disposer tes petites affaires, que tu puisses ensuite sommeiller quelques heures... Va, va ; moi, je tâcherai de reposer aussi.

PHILÉAS. Oui, c'est ça... dormez à vot' aise ; ne vous inquiétez de rien... je me charge de venir vous réveiller.

Mme VILLETTE. Allons, Marie, à bientôt...

MARIE. A bientôt, ma mère!

PHILÉAS. Moi, j'vas aller chercher mon fusil et faire ma ronde.

Philéas s'en va ; Mme Villette rentre chez elle après avoir un instant suivi du regard Marie qui monte l'escalier conduisant à sa chambre. Philéas a disparu, et Mme Villette est entrée chez elle ; mais Marie s'est arrêtée sur le seuil de la porte.

SCENE XII.

MARIE, *seule*.

Moment de silence.

Philéas est parti... ma mère est rentrée. (*Elle redescend l'escalier.*) J'aurai bien le temps plus tard de faire mes préparatifs de voyage. Mais si ma mère... oh! elle me croit dans ma chambre, elle ne viendra pas!... c'est qu'elle me demanderait les motifs de ma présence en ces lieux... à cette heure... et mon embarras à répondre... ses instances... ses soupçons peut-être... tout m'obligerait à trahir le secret que Georges exige de moi... (*Elle court à la porte de Mme Villette, et après avoir écouté.*) Je n'entends rien, tout est calme et silencieux... sans doute elle repose déjà; je n'ai rien à craindre ; je puis demeurer, car c'est ici... ici même le lieu qu'il a désigné dans sa lettre... sa lettre!... (*Elle la tire de son sein.*) La voilà! lettre chérie!... (*Elle porte la lettre à ses lèvres.*) Oh! que je la relise encore (*Elle lit à la lueur de sa lanterne.*) « Marie, vous avez vu comme ils m'ont fait quitter Ormesson ; à peine si j'ai eu le temps » de vous dire un dernier adieu ; mais je » ne veux pas quitter la France sans vous » revoir, sans vous parler... car il faut » que je vous parle... il le faut absolu- » ment... Descendez, je vous en prie, des- » cendez à minuit dans le jardin, au » pied du vieux cèdre : j'y serai. Mais pru- » dence et discrétion, même avec Mme Vil- » lette! qu'elle ignore comme tous mon » retour à Ormesson! il y va du bonheur » de ma vie! Adieu ! à minuit!... » (*Marie presse encore plusieurs fois la lettre sur ses lèvres ; puis s'arrêtant comme frappée d'une réflexion soudaine.*) Mais si je m'étais abusée... si je m'étais flattée d'un vain espoir... si ce n'est pas l'amour qui le ramène près de moi... L'amour!... Et qui a pu me faire croire?... je ne suis à ses yeux, comme à ceux de tous, qu'une pauvre paysanne sans famille... sans naissance... Lui, il a un nom, il est riche... Oh! j'ai été folle! j'ai été folle!...

Et elle tombe sur le banc qui entoure le pied du vieux cèdre.

SCENE XIII.

GEORGES, *qui entre du fond*, MARIE.

GEORGES. Personne ne m'a vu, pas même Philéas qui est passé près de moi... l'obscurité m'a protégé; mais depuis un instant déjà l'horloge du village a sonné minuit... Marie ne peut tarder... car elle connaît la droiture de mon cœur ; elle ne peut hésiter à venir à ce rendez-vous..... Mais il me semble... oui, là, sur ce banc... c'est une femme... elle, sans doute!... (*S'approchant du vieux cèdre.*) Marie!...

MARIE. Qui m'appelle ?

GEORGES, *s'asseyant à côté de Marie.* C'est moi, c'est Georges! mais, juste ciel! ces soupirs, ces sanglots que vous cherchez à étouffer... Ah! qu'avez-vous, Marie? qu'avez-vous?...

MARIE. Rien, monsieur Georges, rien...

GEORGES. Vous me trompez ; vous avez pleuré, vous pleurez encore.

MARIE. Ah! monsieur Georges, pourquoi m'avez-vous écrit?

GEORGES. Ah! je devine... je devine tout maintenant... oui, l'heure du rendez-vous était passée, vous m'attendiez ; et, ne me voyant pas venir, vous avez tremblé pour moi, vous avez craint que la nuit... seul... il ne me fût arrivé quelque malheur, n'est-ce pas, Marie? c'était là le sujet de votre tristesse, de votre douleur... chère Marie? Mais allons, remettez-vous, je suis là... là... à vos côtés, plein de joie et de bonheur, car je ne voulais pas entreprendre ce voyage lointain sans vous avoir revue, sans vous avoir fait connaître mon cœur, sans avoir cherché à connaître le vôtre.

MARIE. Que voulez-vous dire, monsieur Georges?

GEORGES. Je veux dire... je veux dire que je t'aime.

MARIE. Qu'entends-je?...

GEORGES. Oh! ne tremble pas, ne crains rien, car je t'aime, Marie, comme on aime la vertu; tu as été jusqu'ici le but de mes pensées; tu étais mon avenir, ma force, mon courage; par toi j'ai tout supporté; sans toi, je ne suis plus rien, je ne puis plus rien; oui, je ne vis que par toi, que pour toi!...

MARIE, *à part et avec effusion.* Il m'aime!

GEORGES. Mais cet amour que tu m'as inspiré, cet amour qui fait le charme de ma vie... cet amour ne trouvera-t-il pas un écho dans ton cœur?

MARIE. Monsieur Georges, ce que je viens d'entendre me touche et m'honore, mais pensez-y donc... vous êtes riche, et moi je n'ai rien...

GEORGES. Il s'agit de bonheur, ne parlons pas de richesse.

MARIE. Et d'ailleurs jamais votre père ne consentirait...

GEORGES. Marie, tu es et tu seras toujours la seule passion de mon cœur. Mais réponds-moi, réponds-moi, mon amour est-il partagé? m'aimes-tu?...

MARIE. Georges...

GEORGES. Tu m'aimes... ô bonheur!..

Ils se lèvent et descendent en scène.

MARIE. Mais plus d'une fois j'ai tenté de chasser cet amour de mon cœur.

GEORGES. Et pourquoi?...

MARIE. Pourquoi?.. parce que je songeais à la distance qu'il y avait entre vous et moi.

GEORGES. Enfant!...

MARIE. Et pourtant je savais bien, moi, qu'en penser de cette distance que la volonté seule d'un père avait mise entre nous.

GEORGES, *étonné.* Marie, qu'as-tu dit là?...

MARIE. Ah! jusqu'ici c'était un secret, un secret qui devait mourir avec moi..... mais tu m'aimes... je te dirai tout... et puis qui sait? tu m'aimeras peut-être davantage quand je me serai rehaussée, ennoblie à tes yeux... Ecoute.

GEORGES, *de plus en plus étonné.* J'écoute.

MARIE. J'atteignais à peine ma sixième année, que le malheur vint accabler notre famille: ma mère mourut, mon père perdit tout ce qu'il possédait de richesses, seule je lui restais..... Nous quittâmes l'Auvergne pour venir à Paris où j'avais un oncle. Depuis longues années les deux frères étaient brouillés; mais pour sa fille, pour sa chère Marie, mon père craignait la misère qui flétrit, il n'hésita pas à tout tenter pour une réconciliation... A notre arrivée, mon oncle n'était plus; nous nous trouvâmes sans appui, sans protecteur.

GEORGES. Pauvre Marie!

MARIE. On apprit alors à mon père ce que nous avions des droits, à savoir..... Mon oncle, c'était un magistrat, avait consenti à vivre du seul revenu de sa charge, après avoir marié sa fille unique à un négociant habile; il s'était dessaisi en leur faveur de tous ses biens: cette fille était morte elle-même en donnant le jour à son premier enfant, et les trois cent mille francs qu'elle avait reçus en dot restaient à cet enfant qui lui avait survécu...

GEORGES. O mon Dieu!.. quel étrange rapport!.. Marie... . le nom de ce magistrat... son nom?..

MARIE. Ah! tu devines tout, n'est-ce pas?...

GEORGES. Tu serais?..

MARIE. La nièce de ta mère.

GEORGES. Toi!..... que viens-je d'apprendre?.. Mais pourquoi ton père te condamna-t-il à vivre seule, ignorée, quand une famille était là qui t'aurait adoptée?

MARIE. On disait M. Duverney un homme orgueilleux, intéressé... mon père crut de sa dignité de ne pas venir s'exposer à des refus, il préféra devoir notre existence au travail de ses mains... mais, par un secret besoin de notre nature, il désira vivre dans ce village sous un nom supposé... L'aspect d'une aisance qui aurait pu être la nôtre devait, peut-être le crut-il du moins, m'habituer à réfléchir sur l'inconstance de la fortune et produire en moi le courage et la résignation... Oh! je n'ai jamais envié ta richesse..... j'étais pauvre, mais j'étais heureuse de ton bonheur!

GEORGES. Marie... ma cousine... car tu es ma cousine... que je t'aime!..Oh! mais le ciel a voulu que tu eusses au moins ta part dans l'héritage... si je n'étais pas né... si la mort de ma mère eût causé la mienne et cela pouvait être... tout t'appartiendrait, tu serais riche..... riche! ne l'es-tu pas?.. tu seras ma femme, oui Marie, devant Dieu, devant les hommes, tu seras ma femme... mais que nul ne sache ce que tu viens de m'apprendre...Je connais mon père... je lui dirai tout moi-même..... à mon retour... et tu m'aimeras, tu m'aimeras toujours, quoique je sois loin de toi!

MARIE. Mais nous ne nous quittons pas, nous ne devons pas nous séparer...

GEORGES. Comment?..

MARIE. Mme Villette et moi nous de-

vions dans quelques instans te rejoindre à Paris et partir avec toi pour le Sénégal.

GEORGES. Serait-il vrai?..

MARIE. Oui, oui... mais te voilà... nous partirons ensemble...

GEORGES. Sans doute.

MARIE, *courant à la porte de Mlle Villette et appelant.* Ma mère! ma mère!... (*Parlant.*) Combien elle sera surprise!... elle est si loin de s'attendre... (*Appelant.*) Ma mère! ma mère!..

SCENE XIV.

MARIE, Mme VILLETTE, GEORGES. *

Mme VILLETTE, *sortant de chez elle.* Quoi donc? qu'y a-t-il?

MARIE. C'est Georges.

Mme VILLETTE. Georges!

GEORGES. Oui, bonne Villette...

Mme VILLETTE. Ah! (*Elle se jette dans ses bras.*) Georges, mon enfant, je te revois! mais que s'est-il passé?..... me serais-tu rendu?.. Parle, parle... qui te ramène?

GEORGES. Je te le dirai, bonne Villette... mais je ne pars donc plus seul... vous et Marie me suivez... je sais tout.

Mme VILLETTE. Oui, oui, nous ne serons pas séparés...

GEORGES. Tous trois là-bas nous serons heureux! la voiture qui m'a amené de Paris est dans le chemin creux du village, Êtes-vous prêtes, toutes les deux? Pouvons-nous partir?

Mme VILLETTE. Tout de suite, le temps seulement de prendre ce que j'ai fait disposer pour le voyage, et je suis à vous.

GEORGES. Attends, bonne Villette, attends, je vais t'aider.

Il entre avec Mme Villette dans la maison de celle-ci.

MARIE, *qui les suit mais qui s'arrête sur le seuil de la porte, et qui leur parle de là.* Allez, allez, moi, pendant ce temps je cours à ma chambre prendre aussi ce qu'il me faut.

Elle redescend la scène.

SCENE XV.

ARTHUR, AMIS D'ARTHUR, MARIE.

Arthur et ses amis sont tous en blouse et des masques cachent leur figure.

ARTHUR, *qui est entré à tâtons avec ses amis et qui de la main a touché l'escalier.* C'est ici...

* Mme Villette, Georges, Marie.

MARIE. Partir! partir tous les trois!

ARTHUR, *à ses amis qui montaient déjà l'escalier.* On a parlé...

MARIE. Ne pas le quitter! vivre près de lui et savoir qu'il m'aime!...

ARTHUR. C'est la voix de Marie...

MARIE. Car il m'aime, il me l'a dit.

ARTHUR. Elle ici!

MARIE. O mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse!

ARTHUR, *au premier ami.* Un mouchoir sur sa bouche, et tout ira bien.

MARIE. Mais montons vite chez moi et qu'en un instant je sois prête à les suivre. (*Elle se retourne, aperçoit Arthur et ses amis et jette un cri d'effroi.*) Ah! au secours!

Mais elle est aussitôt entourée par les amis d'Arthur qui la mettent dans l'impossibilité de jeter un second cri d'alarme.

PREMIER AMI, *qui a noué le mouchoir.* Voilà.

ARTHUR, *entraînant Marie.* Elle est à moi!

Il va disparaître avec elle; mais Marie a fait un effort, elle se dégage des bras d'Arthur, et elle arrache le mouchoir qu'on avait mis sur sa bouche.

MARIE. Au secours! au secours!

Cependant Arthur a repris Marie, et il va l'entraîner quand Georges sorti précipitamment un pistolet à la main fait feu sur lui; Arthur tombe; ses amis prennent la fuite; Marie éperdue aperçoit Mme Villette accourue au bruit, et elle se réfugie dans ses bras.

SCENE XVI.

Mme VILLETTE, MARIE, GEORGES, PHILÉAS, ARTHUR, *étendu à terre.*

Mme VILLETTE, *serrant Marie sur son sein.* Ma fille!

GEORGES, *à Mme Villette.* Elle nous est rendue.

PHILÉAS, *accourant.* Ces cris... ce coup de feu...

GEORGES. Des ravisseurs! d'infâmes ravisseurs. (*A Mme Villette.*) Mais rentrez avec elle.

Mme VILLETTE. Oh! quel événement!

GEORGES. Allez... allez, je vous suis.

Mlle Villette rentre chez elle avec Marie.

PHILÉAS. Mais c'est M. Georges ça... lui qu'était parti!... En v'là une de drôle!

GEORGES, *à Philéas.* Philéas, cours sur les traces de ces misérables... donne l'alarme, sonne le tocsin... il me les faut morts ou vifs.

PHILÉAS. Soyez tranquille... moi d'abord si j'en vois un au bout d' mon fusil...

Il sort en courant.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE XVII.

GEORGES, ARTHUR, *étendu à terre.*

GEORGES. Un enlèvement! oui, sans moi, Marie nous était ravie... Oh! mais l'un de ces lâches a reçu son juste châtiment. (*Arthur pousse un gémissement.*) Qu'entends-je!

Nouveau gémissement d'Arthur.

ARTHUR. Ah! mon père!

GEORGES. Ciel! quelle voix!

ARTHUR. Oh! que je souffre!

GEORGES. O mon Dieu! affreux soupçon... Oh! masque maudit. (*Il arrache le masque d'Arthur.*) Ah! Arthur! mon frère!

ARTHUR. Je me sens mourir!

GEORGES. Mourir! non, non, tu ne mourras pas... Du secours! du secours!.. Tu n'es que blessé... Et personne ne m'entend... et personne ne vient... je ne puis le laisser seul... O mon Dieu! mon Dieu! Mais moi, je veux le rappeler à la vie.... je veux le sauver... étanchons ce sang qui coule de sa poitrine.

Il déchire son mouchoir, et il en met les lambeaux dans la plaie d'Arthur. On entend au loin le tocsin.

ARTHUR, *se débattant.* Laissez... laissez.

GEORGES. Arthur... mon frère, je veux te rendre à la vie.

ARTHUR. Vain espoir!... Ah! je meurs!

Et il tombe sans mouvement, il est mort.

GEORGES. Arthur! mais non, il existe encore... Arthur, réponds, réponds-moi donc... Malheur! sa main est froide, son cœur est sans mouvement... Plus rien.... rien. Oh! malheur! malheur! j'ai tué mon frère!

Et il tombe anéanti sur le cadavre d'Arthur. Le tocsin cesse.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DUVERNEY, PHILÉAS, VILLAGEOIS *et* VALETS *avec des torches; puis* Mme VILLETTE, MARIE *.

DUVERNEY, *accourant suivi de plusieurs paysans et valets portant des torches.* Grand Dieu! m'ont-ils dit vrai?... Mon fils! mon Arthur!

GEORGES, *se relevant à la voix de son père, et à part.* Mon père!

Et il recule épouvanté.

DUVERNEY, *qui a aperçu le cadavre d'Arthur.* Ciel! Arthur! mon fils!... mort!... mort!

GEORGES. Grâce, grâce pour son meurtrier!

DUVERNEY, *avec fureur.* Assassin!

Et, arrachant le fusil des mains de Philéas, il met Georges en joue.

Mme VILLETTE, *s'élançant vers Duverney, et lui retenant le bras.* Ah!

* Georges, Marie, Mme Villette, Duverney, Arthur; Philéas dans le fond entouré des paysans et valets.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un petit salon élégamment décoré. Une porte au fond. Une porte dans chaque angle de droite et de gauche. A gauche, une fenêtre. A droite, une porte secrète, perdue dans la tapisserie.

SCÈNE PREMIERE.

PHILÉAS.

Au lever du rideau, il époussète un meuble. La porte du fond est ouverte.

Dieu! y en a t'y d' c'te poussière... C'est que sans moi M. Carpentier aurait trouvé son appartement dans un drôle d'état!... mais enfin, ces pauvres domestiques n'peuvent pas être à tout.... on les appelle à droite, on les appelle à gauche, c'est un boulevari dans le château à ne pas s'y reconnaître du tout... Quoique ça, j'aurais pas été fâché que Jacqueline eût été là, pour me donner un coup de main... J'ai pas l'habitude du métier de valet de chambre, moi... tandis que Jacqueline, elle vous aurait troussé ça en deux temps.... Qu'est-ce qu'elle fait?... N' pas être encore revenue d' Paris... à cinq heures du soir... En v'là une flâneuse... Oh! c'est ben heureux... la v'là!

SCENE II.

JACQUELINE, PHILÉAS.

JACQUELINE. Ah çà! Philéas, où c' que tu te fourres donc?... je te cherchons partout.

PHILÉAS. Et toi, à quoi penses-tu pour arriver à l'heure qu'il est?... au lieur de te dépêcher, grosse musarde, pour venir m'aider un peu.

JACQUELINE. Ah! dam... je me suis attardée... c'est vrai ; mais vois-tu, tout c' qui s'est passé cette nuit au château est déjà su à Saint-Denis... si ben qu'on cause, qu'on jase... chacun dit son mot... j'ai voulu vous dire aussi le mien... Oh ! ça fait un remue-ménage d'enfer... Après ça, les petites villes c'est si cancanier... L' procureur du roi est venu, n'est-ce pas ?

PHILÉAS. Tiens! il est encore au château qui verbalise.... dam, il y a eu un meurtre!

JACQUELINE. Oui, mais on n' lui peut rien faire à M. Georges... on me l'a ben assuré à Saint-Denis, et c' procureur du roi, et c'te verbalisation; tout ça c'est rien... pure formalité, voilà tout.

PHILÉAS. Certainement la loi est pour M. Georges... on ne lui peut pas ça.... (*Il fait claquer son ongle sur ses dents.*) J'en sais quelque chose, moi qui suis un fonctionnaire public.

SCENE III.

PHILÉAS, MARIE, JACQUELINE.

MARIE. Eh bien! Philéas, tout est-il prêt?

PHILÉAS. Oui, mam'selle, voyez!

MARIE. C'est bien, je te remercie de ta complaisance.

PHILÉAS. Oh ! n'y a pas de quoi... ben à vot' service... Mais dites donc, mam'selle Marie, comment s' trouve-t-il à c'tt' heure, M. Georges?

MARIE. Il semble moins souffrir maintenant... M. Carpentier et Mme Villette sont auprès de lui.

JACQUELINE *. Mais c'est-y vrai c' qu'on m'a conté en arrivant chez nous?... Est-ce que sa tête n'y est plus du tout à ce bon jeune homme?

MARIE. Hélas! ma pauvre Jacqueline, on ne t'a pas trompée... depuis le fatal événement de cette nuit... Georges est en proie au plus affreux délire.

JACQUELINE. En v'là un malheur!

PHILÉAS. Il vous lui a pris tout-à-coup une fièvre... oh ! mais une fièvre qui fait frémir rien que d'y penser... Mais M. Carpentier est là... et n'y a pas d' crainte à avoir*... Oui, oui, allez, mam'selle Marie, M. Georges sera bentôt guéri. (*Bas à Jacqueline.*) J' lui dis ça, mais y a pas d'espoir.

JACQUELINE. Ah! mon Dieu !

PHILÉAS. Chut! faut pas dire ça devant elle. (*Haut.*) Allons, allons, mam'selle Marie, bon courage et bonne confiance dans le savoir de M. Carpentier.

MARIE. Ce M. Carpentier est un habile médecin, n'est-ce pas, mes amis?

JACQUELINE. J'crois ben... tout l'monde le vante dans la vallée... on regrette fièrement qu'il ait quitté l'état.... Il a fait dans son temps, à c' qu'il paraît, des guérisons qui tenaient du miracle.

PHILÉAS**. Tenez, tenez, voyez-vous ben c'te boîte-là... eh bien! c'est sa boîte à la malice... c'est sa pharmacie.

MARIE. Sa pharmacie !

PHILÉAS. Oui, il me l'avait envoyé chercher hier à Saint-Denis, quand Mme Villette s'est trouvée mal... vous savez ben, au moment du départ de M. Georges...! C'est qu'il est prévoyant, c' M. Carpentier. il voulait être en mesure au cas que cette bonne Mme Villette aurait eu besoin des secours de la faculté... mais grâce au ciel, elle ne s'est ressentie de rien... sauf toutefois le petit fêlement qui lui est resté au cerveau.

JACQUELINE. Comment! est-ce qu'elle aurait aussi?...

PHILÉAS. Oh! par exemple... il ne manquerait plus qu' ça... mais tu sais bien.... elle dit toujours que M. Georges est son fils... qu'elle est sa mère... que M. Duverney n'est pas son père... enfin un tas de choses qui riment à rien.

JACQUELINE. C'est une manie.... une idée fisque chez elle.

PHILÉAS. O mon Dieu! rien qu' ça, parce qu'autrement elle a son bon sens, ni plus ni moins que nous tous... N'est-ce pas, mams'elle Marie?

MARIE. C'est vrai... et c'est ce qui me fait trouver quelquefois bien étrange ce qu'elle dit à propos de M. Georges..., Mais elle peut avoir besoin de moi.... je ne veux pas tarder davantage à retourner auprès d'elle.

* Marie, Jacqueline, Philéas.

* Marie, Philéas, Jacqueline.
** Philéas, Marie, Jacqueline.

JACQUELINE. C'est ça, allez... Philéas et moi, nous allons vous suivre jusqu'à la porte de M. Georges, et vous viendrez nous dire comment est-ce que s' trouve ce bon jeune homme.

PHILÉAS. V'là M. Carpentier!

SCENE IV.

LES MÊMES, CARPENTIER.

CARPENTIER. Marie, Mme Villette vous demande.

MARIE. J'y vais, monsieur! (*Fausse sortie, elle revient et avec crainte**.) Monsieur Carpentier, comment l'avez-vous laissé?

CARPENTIER. Toujours dans le délire!

MARIE. Mais vous le guérirez, n'est-ce pas?

CARPENTIER. Ah!

MARIE. Douteriez-vous de le sauver?

CARPENTIER. Je ne puis encore me prononcer... je vais essayer d'une potion calmante, tout-à-l'heure je la lui porterai.... Mais allez, allez... on vous attend.

MARIE. O mon Dieu! mon Dieu... n'y aurait-il plus d'espoir?

Marie, Jacqueline et Philéas sortent par le fond.

SCENE V.

CARPENTIER.

Ah! maintenant attendons Duverney... je lui ai fait dire de venir me trouver ici... ici, dans cette partie éloignée du château, je crains moins d'être dérangé... je pourrai parler... Sa situation se complique... il faut la brusquer vivement .. il y va de ses intérêts, et des miens... J'aurais pu agir à son insu... mais je veux qu'il sache tout ce que je puis faire pour lui dans cette circonstance... Le moyen est terrible, mais les événemens nous l'offrent... ils sont nos maîtres. (*Montrant sa boîte de pharmacie.*) Tout est déjà préparé!

En ce moment entre Duverney.

SCENE VI.

CARPENTIER, DUVERNEY.

DUVERNEY, *pâle et défait*. Que me voulez-vous?.. qu'avez-vous à me dire, Carpentier?... Pourquoi n'être pas venu chez moi?... pourquoi me mander ici?

Il se laisse tomber sur un siège.

CARPENTIER. Cet appartement est isolé, nous serons plus seuls... nous échapperons mieux à cette espèce de curiosité niaise qu'inspire une grande douleur.... Mais vous êtes bien pâle, bien abattu.

DUVERNEY. Arthur! mon fils... en un jour perdre l'objet de mes plus vives affections, et voir s'anéantir mes plus chères espérances!

CARPENTIER. De la force, du courage.... ne vous laissez pas maîtriser par la douleur... c'est une ennemie qui nous tue si nous n'en triomphons; et puis on doit toujours voir sa situation par ce qui lui reste d'avenir, c'est le vrai moyen de ne pas trop souffrir du passé.

DUVERNEY. Vous êtes sans pitié.

CARPENTIER. Qu'importe, si je parviens à vous rendre l'énergie qui vous est nécessaire. Je n'ai pas oublié, moi, la confidence que vous m'avez faite hier, et je veux empêcher votre ruine... oui, votre ruine est certaine.

DUVERNEY. Que dites-vous?

CARPENTIER. Le meurtre d'Arthur, commis par un frère, a forcé le gouvernement à vous combattre... Ce qui est pour vous un juste sujet de larmes n'est, aux yeux du ministère, qu'un scandale, et l'opposition, toujours prompte à tirer parti des moindres circonstances, a profité de l'événement. Son candidat l'emporte... il est élu...

DUVERNEY. Plus d'espoir!

CARPENTIER. Quand on est riche, il y a toujours de l'espoir... mais votre fortune se borne aujourd'hui à l'héritage de Mlle Verneuil, vous me l'avez dit... et Georges peut d'un moment à l'autre réclamer la dot de sa mère... Si ce n'est pas là le plus grand de vos malheurs, c'est du moins le seul qu'il soit possible d'empêcher... Songez-y.

DUVERNEY. Vous m'effrayez... et ce ton de gravité inaccoutumé...

CARPENTIER. C'est le mien dans l'occasion... Avez-vous réfléchi, Duverney, à votre position actuelle, à celle de chacun autour de vous? Savez-vous ce qu'on peut tenter pour changer la face des choses?...

DUVERNEY. Non.

CARPENTIER. Le chagrin vous absorbe. Examinons ensemble. il faut tirer parti de tout, c'est l'esprit du siècle. L'idée du meurtre qu'il a commis a troublé la raison de Georges, un accès de fièvre cérébrale a mis ses jours en danger; mais il n'est rien résulté de sérieux de cette démence, qui n'est que momentanée... Oui, un peu de calme, quelques jours de repos et de soins,

* Carpentier, Marie, Philéas, Jacqueline.

et Georges est sauvé. Voilà ce qu'on peut craindre.

DUVERNEY, *à part.* Où veut-il en venir?

CARPENTIER. D'un autre côté, il y a bien Mme Villette qui nous menace de ses révélations ; mais personne ne croit ce qu'elle dit... elle est peu redoutable. Vous comprenez bien ce qu'une semblable situation offre d'avantageux ?

DUVERNEY, *à part.* Quelle pensée !

CARPENTIER. Ne croyez pas que mes intérêts me guident... Ils sont liés aux vôtres, j'en conviens... le passé nous unit plus fortement que l'avenir, c'est une conséquence... mais... Vous m'écoutez, n'est-ce pas?... La mort de Georges réparerait tout.... un père est l'héritier naturel de son fils...

DUVERNEY, *à part.* C'est vrai.

CARPENTIER. Ce que la maladie n'a pas amené, l'art pourrait le produire... Vous m'entendez ?

DUVERNEY. Oui.

CARPENTIER. La mort est un cas fort ordinaire dans la maladie de Georges. Les soins que je lui ai prodigués durant son accès me donnent la facilité d'atteindre notre but... et cela sans nous compromettre en rien ni l'un ni l'autre. Je songe à tout, soyez sans crainte. J'ai là ma pharmacie de campagne... comme la boîte de Pandore, tous les maux en sortent... mais l'espérance reste au fond... et pour vous l'espérance c'est la conservation d'un bien-être auquel vous êtes accoutumé... L'idée que votre vieillesse peut être en proie aux besoins de la vie justifie tout à mes yeux... (*Il sort une petite fiole de sa boîte.*) Voilà une préparation dont les effets seront certains.

DUVERNEY. Et vous êtes sûr ?...

GEORGES, *au dehors, du côté de la fenêtre.* Laissez-moi, laissez-moi, je veux voir mon père !

DUVERNEY. C'est la voix de Georges !

CARPENTIER. Georges ! lui !

DUVERNEY, *qui a regardé par la fenêtre.* Il accourt de ce côté.

CARPENTIER. Évitons-le ; venez, nous n'avons pas encore tout dit à son sujet.

Ils sortent par le fond ; Carpentier tient toujours à la main le poison.

SCENE VII.

GEORGES, *seul.*

Il entre par la porte de gauche pâle, l'œil hagard, les vêtemens en désordre.

Mon père ! mon père ! il n'est pas ici ! Pourquoi ne puis-je plus le voir ?... partout je le cherche... nulle part je ne le trouve... Non ! il n'est pas ici... non ! lui seul peut m'ôter cette douleur que j'ai là... là...

SCENE VIII.

GEORGES, Mme VILLETTE.*

Elle accourt précipitamment, et s'arrête un moment au fond, puis s'approche doucement de Georges.

Mme VILLETTE. Le voilà... Georges !...

GEORGES. On m'appelle?

Mme VILLETTE. Ne me reconnais-tu pas?

GEORGES. Qui êtes-vous ? que me voulez-vous? Où est mon père ? vous le savez ; dites-le-moi, dites-le-moi. Non, non...

Il va à la fenêtre et regarde dans le jardin.

Mme VILLETTE. Mon fils !...

GEORGES. Son fils !... Pourquoi m'appelez-vous votre fils? Non, non, je ne suis pas votre enfant... laissez-moi... laissez-moi... je porte sur mon front le signe brûlant du fratricide ; cette nuit, cette nuit, j'ai commis un meurtre, mon frère Arthur, je l'ai tué... fuyez, fuyez-moi.

Il se laisse tomber sur un fauteuil.

Mme VILLETTE, *à genoux près de Georges.* Georges, tu n'es pas coupable ; non, tu n'as pas voulu commettre un crime...

GEORGES. Je suis maudit.

Mme VILLETTE. Fatale idée ! seule elle prolonge cet état... Mon enfant ! as-tu perdu le souvenir de ce temps où l'instinct du cœur te faisait suivre mes avis et croire à mes paroles... Autrefois, quand tu étais tout jeune, tu m'écoutais... aujourd'hui que le malheur m'a rendue nécessaire encore, tu m'écouteras.

GEORGES. Oui, oui, parlez... parlez-moi toujours.

Mme VILLETTE. Tu sais bien que je ne puis vouloir te tromper, moi... (*A part.*) O mon Dieu ! m'entendra-t-il ?... me comprendra-t-il, cette fois-ci ? (*Haut.*) Georges, apprends donc un secret... un important secret.

GEORGES. Un secret ?..

Mme VILLETTE. Arthur n'était pas ton frère... la même femme ne vous a pas donné le jour... ta mère à toi elle existe encore... pour t'aimer... pour te combler de ses soins et de ses caresses !

GEORGES. Que dit-elle donc, cette femme ?

* Mme Villette, Georges.

Mme VILLETTE, *avec désespoir.* Mon Dieu! mon Dieu, ma voix n'arrive pas jusqu'à son cœur... (*Elle l'enlace de ses bras.*) Georges! Georges! c'est moi qui t'ai porté dans mon sein; je suis ta mère... entends-tu, ta mère?

GEORGES. Ma mère! vous? non, non; elle est morte, ma mère; si elle eût vécu je serais plus heureux... mon père m'aimerait peut-être... et il m'évite, il ne veut pas m'entendre... quand un mot de lui me ferait tant de bien! Si vous saviez comme je souffre là; c'est là.

Indiquant son front.

Mme VILLETTE. Écoute!.. écoute-moi... il faut que tu saches... que je t'apprenne ce secret...

GEORGES. J'ai un secret aussi à vous confier, moi... ne me trahissez pas... (*Il se lève.*) Cette nuit... Villette, Marie et moi nous partons. On ignore mon retour au château; mon père me croit à Paris, l'obscurité m'a protégé, personne ne m'a vu, personne... Ah! c'est toi, Villette? tout est-il préparé?... Bien, bien... Marie où est-elle? chère Marie! va la chercher.... Des armes? ne crains rien, j'en ai sur moi... Ecoute!.. on crie au secours... cette voix... c'est celle de Marie?... Les misérables, ils l'enlèvent! (*Il fait le geste de tirer un coup de pistolet.*) Elle est sauvée! elle est sauvée!.. Cet homme masqué, je l'ai blessé; il est là... là... Voyons... ah!...

Mme VILLETTE, *se laissant tomber à genoux auprès de Georges.* Pitié, mon Dieu! pitié pour lui!

Elle s'est emparée de la main de Georges qu'elle mouille de ses larmes; moment de silence.

GEORGES. Vous priez?... pour Arthur, n'est-ce pas?... je l'ai tué... tué... Frère... grâce!.. grâce!.. c'est moi... moi... ah!..

Et étouffé par les sanglots il tombe sur un fauteuil qui se trouve près de lui; Mme Villette alors se relève précipitamment, court à Georges comme pour lui donner quelque consolation.

SCENE IX.

MARIE, Mme VILLETTE, GEORGES.

MARIE, *accourant.* Eh quoi! vous êtes ici!...

Mme VILLETTE. Marie, je souhaitais ta présence... là... là... tout-à-l'heure... un affreux délire... Ah! Marie!... Marie... il est perdu!

MARIE. Non... non... ne croyez pas cela... nous le sauverons... Vous savez que M. Carpentier ne lui épargne ni ses soins ni les secours de son art... et c'est un habile médecin...

Mme VILLETTE. Hélas!

MARIE, *tirant un flacon de la poche de son tablier.* Voilà ce qui doit rendre à Georges le calme, le repos, puis la raison et la santé.

Mme VILLETTE. Dieu le veuille! Mais donne... (*Elle prend la fiole, et s'adressant à Georges.*) Georges!... il ne m'entend pas... Georges!

MARIE *. Vos amies sont près de vous, Georges.

Elles se groupent autour de lui.

GEORGES, *les regardant alternativement.* Vous... vous... toutes deux sur mon cœur... je ne suis donc pas seul sur la terre?.. vous n'avez pas abandonné le pauvre Georges... Villette... Marie... je vous aime toutes les deux... oui... je vous aime bien.

MARIE. Mais vous serez docile à tout ce que nous exigerons de vous... dans l'intérêt de votre santé.

GEORGES. De ma santé?.. oui... je veux ce que vous voulez, moi, toujours.

Mme VILLETTE. Eh bien! mon enfant, il faut boire cela... le docteur l'a ordonné.

GEORGES. Le docteur...

MARIE. Oui, M. Carpentier.

GEORGES, *se levant* **. M. Carpentier!..

MARIE, *une tasse à la main.* Vous allez boire, n'est-ce pas?

GEORGES. Oui, oui... donnez, donnez.

Grande pause.

Mme VILLETTE. Eh bien, Georges?

GEORGES, *s'emparant de la fiole.* Les entendez-vous?... ils me poursuivent de leurs menaces... Ecoutez, écoutez leurs cris de vengeance... ils approchent... les voilà!... où fuir?... comment les éviter?.. dites-le moi-donc... par grâce... par pitié... cachez-moi... cachez-moi.... Ah! cette porte... (*Montrant celle de droite.*) Oui, oui.

Mme VILLETTE. Georges!

MARIE. Georges!...

GEORGES, *sur le seuil de la porte.* Ne dites pas que vous m'avez vu, surtout.

Mme VILLETTE, *le suivant.* Georges! mon enfant!

GEORGES. Silence! silence!

Et il disparaît; Mme Villette le suit.

MARIE. O mon Dieu! ne prendrez-vous pas pitié de nous!

Elle va sortir quand Carpentier, qui est entré du fond, l'arrête.

* Mme Villette, Georges, Marie.
** Georges, Mme Villette, Marie.

SCENE X.

CARPENTIER, MARIE.

CARPENTIER. Marie !... demeurez un instant... Georges était encore ici quand vous y êtes venue, n'est-ce pas ?

MARIE. Oui, monsieur.

CARPENTIER. Je vous avais recommandé de lui faire prendre sans retard ce que j'ai préparé pour lui... l'avez-vous fait?

MARIE, *hésitant.* Monsieur...

CARPENTIER. Ne m'auriez-vous pas obéi ?

MARIE, *tremblante.* Quel regard !... je n'ose lui dire.

CARPENTIER. Vous ne répondez pas?..

MARIE. Si, si, monsieur, j'ai fait tout ce que vous m'avez prescrit.

CARPENTIER, *à part, avec joie.* Ah !

MARIE, *à part.* Ce mensonge me met à l'abri de ses reproches... D'ailleurs le retard n'est pas grand... je vais rejoindre Georges.

CARPENTIER, *à Marie.* Dites-moi, Marie... qu'a-t-il éprouvé ?

MARIE, *à part.* Mon Dieu !.. que dire?.. (*Haut.*) Mais... du calme...

CARPENTIER Du calme !... je vous l'avais bien prédit. Il restera dans cet état quelques instans encore... puis vous verrez ses yeux briller d'un éclat plus vif... sa respiration deviendra peut-être... difficile... et, saisi d'une sueur froide... Ne vous effrayez pas... ni Mme Villette non plus... car cette crise doit peu durer... Georges tombera bientôt dans un sommeil profond, et alors... il ne souffrira plus.

MARIE, *à part.* Je suis toute tremblante...

CARPENTIER. Maintenant, Marie, retournez auprès de notre malade, et souvenez-vous qu'il faut ne vous effrayer de rien.

MARIE, *à part.* O mon Dieu... je ne sais; mais j'ai peur maintenant que Georges n'ait cédé aux instances de Mme Villette.

Elle sort par la porte de droite.

SCENE XI.

CARPENTIER, *seul.*

Quand elle arrivera près de Georges, les premiers symptômes de la crise qui doit amener sa fin se seront déjà manifestés... (*Un domestique entre, pose des lumières et sort.*) Allons, du calme, et confions-nous à l'avenir...L'avenir! plus celui que je rêvais hier, quand Duverney pouvait prétendre à la députation; mais n'importe !.. il lui reste trois cent mille francs, et j'en aurai la moitié... c'est une convention qui vient d'être signée.

SCENE XII.

CARPENTIER, DUVERNEY.

DUVERNEY, *entrant du fond et l'apercevant.* Le voilà !

CARPENTIER, *apercevant Duverney.* Duverney! vous ici! à cette heure?... Mais qu'y a-t-il donc?...

DUVERNEY. Rien.

CARPENTIER. Vous me rassurez.

DUVERNEY. Depuis que vous m'avez quitté, je ne suis pas sorti de chez moi.... je n'ai vu personne... et je voulais savoir de vous où en sont les choses.

CARPENTIER. Au moment où nous parlons, tout est fini peut-être.

DUVERNEY. Je vous crois.

Il va mettre le verrou à la porte du fond et à celles de droite et de gauche.

CARPENTIER *. Que faites-vous? A quoi bon toutes ces précautions? Nous n'avons plus rien à nous dire qui nécessite cette prudence, ce mystère.

DUVERNEY, *se croisant les bras.* Vous m'avez donc bien mal jugé ! Vous avez donc cru que j'étais un homme sans volonté, sans énergie?... Mais si je vous ai cédé... si je vous ai obéi dans tout ce qu'il vous a plu d'ordonner... c'est que la nécessité m'en faisait une loi... Mais maintenant nos rôles sont changés... à moi de commander, à vous d'obéir.

CARPENTIER. Eh! mais voilà un étrange langage.

DUVERNEY. Vous avez en main deux écrits, l'un que vous avez dérobé à Mme Villette, l'autre que vous venez d'exiger de moi pour établir vos droits à un partage égal dans la succession de Georges... Eh bien ! ces deux écrits, il me les faut, je les veux.

CARPENTIER. Allons donc! par exemple! oubliez-vous que ces titres sont ma garantie? je les ai, je les garde.

* Duverney, Carpentier.

DUVERNEY. Vous me les rendrez!

CARPENTIER. N'y comptez pas.

DUVERNEY. Je ne puis consentir à laisser en votre pouvoir des titres d'une telle importance... mon honneur et ma fortune resteraient à votre discrétion... je dépendrais toujours de vos caprices... Oh! non, non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Carpentier, je vous ai demandé ces papiers, donnez-les-moi, ou malheur à vous!

CARPENTIER. Des menaces... eh! mon Dieu! les menaces ne m'ont jamais fait peur.

DUVERNEY, *lui présentant le canon de deux pistolets*. Ces papiers, ou vous êtes mort!

CARPENTIER, *prenant un ton plus sérieux*. Avez-vous bien réfléchi?

DUVERNEY. Oui, il fait nuit.... nous sommes seuls... cet appartement est isolé... je suis armé... ma résolution est ferme.... il s'agit de ma fortune!

CARPENTIER. Il s'agit de la mienne aussi... D'ailleurs vous ne le feriez pas, la peine de mort est là...

DUVERNEY. Oh! je ne crains pas qu'on m'accuse, j'ai tout prévu, tout calculé.... Eh! dussé-je être soupçonné, dussé-je y périr, je veux ces papiers... je les veux!

CARPENTIER. Mais...

DUVERNEY. Ces papiers.... ou je vous tue!

CARPENTIER, *à part*. Il le ferait comme il le dit.

DUVERNEY. Décidez-vous, décidez-vous!

CARPENTIER. Vous avez profité à mon école... Les voilà!

Il lui remet les papiers.

DUVERNEY. Voyons-les... (*Il examine les papiers.*) Oui, voici l'acte de la succession de Georges... (*il le déchire*) celui-ci... notre pacte avec Mme Villette... qu'il ait le sort de l'autre!

Il va le déchirer, mais Mme Villette, qui est entrée par la porte secrète, s'élance auprès de Duverney et lui retient le bras.

SCENE XIII.

Mme VILLETTE, DUVERNEY, CARPENTIER.

Mme VILLETTE. Arrêtez! (*Moment de silence.*) Vous êtes étonnés de me voir.... Vous aviez bien fermé les portes... mais une entrée secrète était là... Remerciez Dieu; un moment plus tard, cet acte était détruit, et cet acte pour vous deux maintenant, c'est la vie ou la mort.

DUVERNEY. Que voulez-vous dire?

Mme VILLETTE. Ce que je veux dire?

CARPENTIER. Oui... expliquez-vous.

Mme VILLETTE, *les observant bien tous deux*. Vous ne devinez pas le motif qui m'amène?... je viens vous parler d'un breuvage préparé pour mon fils!

CARPENTIER, *à part*. Quel soupçon!

DUVERNEY, *à part*. Juste ciel!

Mme VILLETTE, *à part*. Plus de doute, ils ont tremblé. (*Haut.*) Vous ne répondez pas?... Eh bien! c'était du poison!

DUVERNEY *et* CARPENTIER. Madame!

Mme VILLETTE, *avec force*. C'était du poison!

DUVERNEY. Madame, si votre titre de mère ne vous servait d'excuse...

Il gagne la droite du théâtre.

CARPENTIER.* Oui, tout est permis à une mère éplorée... Mais, madame Villette, vous ne devez pas l'avoir oublié... je vous avais prévenue... je vous avais dit que Georges succomberait à son mal.

Mme VILLETTE. Oui, vous m'avez dit cela... pour mieux déguiser votre atroce perfidie... et la preuve.... la preuve, c'est que Georges n'est pas mort.

DUVERNEY, *à part*. Qu'entends-je!

Mme VILLETTE. Il n'est pas mort!... Confiante, crédule, absorbée dans ma douleur; ne pensant qu'aux souffrances de mon enfant.... j'allais moi-même le lui donner ce poison. Par instinct, par inspiration du ciel, Marie a sauvé mon enfant... elle n'avait fait naître que des soupçons... mais là, tout-à-l'heure, derrière cette porte, j'ai tout entendu... et votre trouble, votre silence, votre terreur... me disent assez que vous êtes d'infâmes empoisonneurs!.... Comprenez-vous bien maintenant l'ascendant que j'ai sur vous?.. Ce matin, vous étiez sourds à mes prières, ce soir, vous écouterez mes ordres.

DUVERNEY. Vos ordres!

Mme VILLETTE. Oui... en arrachant des mains de votre complice l'écrit qui vous mettait à sa discrétion... vous le dominiez, vous parliez en maître... Mais me voilà, moi!... seule j'ordonne.... seule je suis maîtresse ici!

DUVERNEY. Mais vous oubliez donc le danger que vous courez à nous parler ainsi?

Mme VILLETTE. Vous pouvez me tuer, ma mort ne vous sauverait pas... toutes mes précautions sont prises.... la preuve de votre crime est dans des mains sûres...

* Duverney, Mme Villette, Carpentier.

(*Allant à la fenêtre.*) Et là, au bas de cette fenêtre, Marie m'attend... que je pousse un cri, un seul!... et vous êtes perdus.

DUVERNEY, *avec rage.* Oh !

Mme VILLETTE. Mais écoutez : Marie seule partage mes craintes et mes soupçons; ne redoutez rien de nous, nous nous tairons, si vous acceptez les conditions que je vais vous proposer.

DUVERNEY. Qu'exigez-vous?

CARPENTIER. Voyons vos conditions?

Mme VILLETTE. Vous allez me suivre chez Georges... vous lui direz toute la vérité... vous épierez ses momens lucides.... vous lui direz qu'il est mon fils, vous lui prouverez que je suis sa mère... pour qu'il n'en doute pas, vous lui remettrez cet acte... cet acte, qui désormais doit rester entre ses mains...

CARPENTIER. Et vous?

Mme VILLETTE. Moi, en échange de cet écrit, je vous remettrai le breuvage qui vous accuse et qui vous perd l'un et l'autre, si vous refusez de m'obéir.

CARPENTIER. Nous acceptons.

Mme VILLETTE. Et vous, Duverney, vous n'avez pas répondu?

DUVERNEY. Je ferai ce que vous avez dit.

Mme VILLETTE. Ah! maintenant, mon Dieu, rends la raison à Georges... qu'il sache que je suis sa mère!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le cabinet de travail de Duverney; une porte au fond, une autre dans chaque angle de droite et de gauche, une quatrième à droite de l'acteur; à gauche, une fenêtre donnant sur des jardins.

SCENE PREMIERE.

DUVERNEY, CARPENTIER.

Au lever du rideau, ils sont assis tous les deux. Duverney à la droite de l'acteur; Carpentier à la gauche; l'un et l'autre semblent réfléchir.

DUVERNEY *à lui-même en indiquant Carpentier.* Ne pouvoir éviter cet homme! être pour toujours rivé à lui par une chaîne morale... la complicité! c'est mon avenir! je le comprends à cette heure... on ne peut rien changer au passé : voilà pourquoi il est plus fort que nous. Ses conséquences sont les avant-coureurs de la justice éternelle... on n'y songe pas assez avant d'agir!

CARPENTIER, *regardant Duverney.* Que se dit-il?.. que pense-t-il?.. dans la position où je me trouve avec lui, il m'est utile de chercher à connaître ce qui se passe dans son ame. (*Il se lève, et allant à Duverney.*) Eh bien! voyez-vous encore les choses en noir?

DUVERNEY. Je veux les voir ce qu'elles sont pour ne pas les craindre.

CARPENTIER. C'est bien parler; vous m'avez volé ce mot-là.

DUVERNEY, *se levant brusquement.* Oh!.. trève de plaisanteries... vous oubliez donc le danger qui nous menace, vous oubliez que Mme Villette a contre nous des preuves accablantes et qu'il y va de notre vie?

CARPENTIER. Non, parbleu! je ne saurais l'oublier... la démence de Georges ne sera pas continuelle... tôt ou tard un instant de lucidité nous mettra dans l'obligation d'obéir aux ordres de Mme Villette.

DUVERNEY. Aux ordres de cette femme! ne sentez-vous pas tout ce qu'une pareille idée a d'humiliant pour moi?

CARPENTIER. L'impérieuse nécessité nous courbe sous sa loi.

DUVERNEY. Non, c'est impossible... il n'y a qu'un instant, quand j'ai paru devant lui, j'aurais parlé peut-être... depuis j'ai réfléchi..... je ne veux pas, je ne dois pas me couvrir de honte... Non, non... n'y comptez pas... je ne consentirai jamais à faire la révélation qu'on ose attendre de moi.

SCENE II.

Mme VILLETTE, DUVERNEY, CARPENTIER.

Mme VILLETTE, *accourant de la porte placée dans l'angle de droite.* Monsieur, monsieur! ce moment que j'appelais de tous mes vœux .. il est enfin arrivé..... le ciel n'est pas resté sourd à mes prières; vous allez tenir vos promesses...

DUVERNEY, *à part.* Que dit-elle?

Mme VILLETTE. Georges a recouvré la raison.

DUVERNEY. Juste ciel!..

CARPENTIER. Tout est sauvé.

Mme VILLETTE. Après quelques heures de repos, il s'est éveillé calme, il a demandé à vous voir, et moi j'accours, je devance ses pas... le voilà, le voilà...

SCENE III.

GEORGES, DUVERNEY, Mme VILLETTE, CARPENTIER.

GEORGES, *entrant du même côté que Mme Villette et tombant à genoux devant Duverney.* Mon père! mon père!

DUVERNEY, *à part.* Que résoudre? que faire?...

Mme VILLETTE. Monsieur, il peut maintenant vous comprendre.

DUVERNEY, *à Georges.* Relevez-vous, monsieur, relevez-vous.

GEORGES. Oh! non, non... laissez-moi, laissez-moi... que mon repentir vous touche, que j'obtienne votre pardon...

DUVERNEY. Relevez-vous... (*A part.*) Et cette femme est toujours là...

GEORGES, *à Duverney.* Un regard de bonté... un mot d'encouragement... je reste seul à vous aimer, mon père.

DUVERNEY. Votre père!... ne me donnez plus ce nom.

CARPENTIER, *à part.* Il se décide!...

GEORGES. Ne plus vous appeler mon père... pourquoi? pourquoi cette défense? vous ne me répondez pas... vous détournez les yeux...

Mme VILLETTE *à Duverney.* Dites-lui tout, monsieur, dites-lui tout, il le faut!..

DUVERNEY, *a part.* O supplice!..

GEORGES, *continuant.* Quelque cruels que soient vos reproches, je dois les supporter... quelque punition que vous m'imposiez, je dois la subir... mais parlez...

DUVERNEY. Eh bien!.. (*A part.*) Oh!.. jamais je ne pourrai lui avouer*...

CARPENTIER, *qui est passé près de Duverney et bas.* Pourquoi cet embarras?.... l'écrit lui dira tout.

DUVERNEY, *à part.* C'est vrai... (*Présentant l'écrit à Georges.*) Georges... cet écrit vous apprendra ce qu'il vous importe de savoir.

GEORGES, *avec crainte.* Cet écrit... que signifie?...

* Georges, Mme Villette, Duverney, Carpentier.

DUVERNEY. Prenez... lisez... quand vous serez seul...

GEORGES, *prenant l'écrit.* Que se passe-t-il en moi?...

DUVERNEY *à part.* Châtiment terrible, mais juste!.. Oh! sortons... sortons...

Il sort précipitamment par la porte de droite.

CARPENTIER, *bas à Mme Villette.* Nous avons tenu notre promesse.

Mme VILLETTE. Je tiendrai la mienne... quand il m'aura nommé sa mère.

CARPENTIER. Très-bien, j'y compte.

Il sort par le fond. Mme Villette sort un instant après par la porte placée dans l'angle de gauche.

SCENE IV.

GEORGES, *seul.*

Ce papier... que vais-je apprendre?... il veut que je sois seul pour le lire... seul!.. pourquoi?... Ni Villette, ni Marie... personne!... Je n'ose... Que contient cet écrit?.. Si c'était encore un exil!... si j'allais être séparé de Marie... Je suis sans force, sans courage... n'importe, il faut obéir... Lisons... « Le 20 juillet 1816. » C'est le jour de ma naissance... c'est le jour où ma mère mourut. « Duverney, Carpentier... » Mais je ne comprends pas... « déclarent que » l'enfant qui vient de naître, et auquel » on a donné le nom de Georges... » Ciel! juste ciel! Mme Villette!... ma mère... mon Dieu! mon Dieu! soutiens-moi... ma mère, je l'avais bien deviné, ce secret!... oui, dans mon cœur, je l'avais deviné!... Ma mère, cent fois je l'avais appelée de ce nom... c'était vers elle que j'étendais les bras dans mes chagrins. Ma mère! ma mère!... où est-elle, où est-elle?...

SCENE V.

GEORGES, Mme VILLETTE.

Mme Villette s'est avancée; il l'aperçoit, et tombe dans ses bras.

Mme VILLETTE. Mon fils!...

GEORGES. Ah!...

Mme VILLETTE. Mon fils!...

GEORGES. Vous!... non, toi! toi!...

Mme VILLETTE. J'étais pauvre...

GEORGES. Bonne mère!

Mme VILLETTE. Je craignais pour mon enfant...

GEORGES. Bonne mère!...

Mme VILLETTE. Et pour qu'il fût heu-

reux, je l'ai donné... J'ai donné mon fils!...

GEORGES. Ah ! Pauvre mère!...

Mme VILLETTE. Mais j'étais là, près de toi... je veillais sur toi!

GEORGES. Oui, oui... ton fils... je n'ai jamais cessé de l'être !... Mais alors... Duverney... Arthur... Ah! je respire, mon Dieu! il n'était pas mon frère ! je me sens soulagé d'un horrible fardeau!..... Ma mère ! ma mère!... c'est la vie que tu me donnes encore une fois! (*Il l'embrasse.*) Mais dis-moi, dis-moi donc...

Mme VILLETTE. Georges... ce secret... toi seul peux l'apprendre... Duverney n'est pas ton père... Pour conserver une fortune qui allait lui échapper... il a fait un faux sur les registres de l'état civil... et cette fortune est à toi...

GEORGES. Je ne veux pas de sa richesse... elle ne m'appartient pas... qu'il la garde ! qu'il la garde !... mais qu'il ne m'ôte pas ma mère... voilà tout ce que je lui demande... Oui, avec toi... pour toi, je braverai l'indigence; s'il le faut, je travaillerai, je travaillerai... l'avenir est à moi... Dieu soutiendra l'enfant qui vit pour sa mère.

Mme VILLETTE. Ainsi tu ne m'accuses pas, Georges ?

GEORGES. Ah ! si je ne savais pas comprendre un tel dévouement, je ne serais pas digne d'être ton fils... Grand Dieu ! par combien d'humiliations n'a-t-on pas payé ton généreux sacrifice!... Elle était ma mère, et je l'ai vue rangée au nombre des valets ! Ah ! pardonne ! pardonne !... j'oublie toutes mes souffrances, moi..... mais les tiennes, elles élèvent dans mon ame une indignation que je ne puis plus maîtriser...

Il s'avance vers la porte.

Mme VILLETTE. Que vas-tu faire ?

GEORGES. Je vais élever la voix à mon tour, je vais lui demander compte, à cet homme, de tous les maux qu'il t'a fait souffrir...

Mme VILLETTE. Arrête!... j'ai mon enfant ; que me faut-il encore ? Sois généreux, Georges: non, non, tu n'entreras pas.

GEORGES. Laissez-moi, laissez-moi, je veux me venger de toutes les larmes qu'a versées ma mère.

SCENE VI.

DUVERNEY, GEORGES, Mme VILLETTE.

DUVERNEY. Ne le retenez pas, madame...

GEORGES. Monsieur...

DUVERNEY. Je viens au-devant de vos reproches, je les ai mérités.

GEORGES, *à part.* O mon Dieu ! je n'ai plus le courage... sa présence m'impose... (*Avec émotion et embarras.*) Pendant vingt ans vous avez commandé à mon ame par un titre sacré; pendant vingt ans j'ai tremblé sous vos regards; et ma mère, en butte à vos mépris, dévorait ses larmes plutôt que de trahir votre secret.

DUVERNEY. Eh ! ne vous croyez-vous pas assez vengé, Georges? l'avenir m'est fermé, et je ne puis chercher un refuge dans le passé sans y trouver une tombe. Pour essuyer ses larmes, votre mère a son fils, moi, quand j'appelle, il n'y a plus de voix qui réponde à la mienne... Plaignez-moi, Georges, plaignez-moi...

MARIE, *dans la coulisse.* Monsieur Duverney! monsieur Duverney!

Mme VILLETTE. Qu'entends-je?

GEORGES. C'est la voix de Marie.

SCENE VII.

DUVERNEY, MARIE, Mme VILLETTE, GEORGES, *puis* CARPENTIER.

MARIE, *entrant du fond.* Monsieur Duverney... Ah !...

DUVERNEY. Qu'est-ce donc ?

MARIE. Fuyez... fuyez !...

GEORGES. Fuir !

MARIE. Il le faut! Georges... Sauvez, sauvez-le !...

CARPENTIER*. Quels cris!... Qu'y a-t-il?

MARIE. Il y a, que vous devez fuir tous les deux, ou vous êtes perdus!

CARPENTIER. Perdus!

MARIE. La justice va venir.

DUVERNEY. La justice !

GEORGES**. Pourquoi ? pourquoi la justice? qui l'amène ici ? Parlez, parlez, Marie! mais parlez donc...

MARIE. Songeons d'abord à les sauver,

* Duverney, Marie, Carpentier, Mme Villette, Georges.

** Duverney, Marie, Georges, Carpentier, Mme Villette.

il en est peut-être temps encore. Georges... c'est Marie qui vous dit qu'il faut les sauver... croyez-la... croyez-la sans l'obliger à s'expliquer davantage... Oh! par grâce, par pitié, Georges courez..... courez tout disposer pour leur départ.

GEORGES. Marie, je t'obéirai... (*Puis, s'adressant à Duverney et à Carpentier.*) Vous êtes en danger... Comptez sur moi... comptez sur moi. Il sort vivement.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *hors* GEORGES.

CARPENTIER. Mais Marie... Marie..... qu'avons-nous donc à craindre?

DUVERNEY. Oui, expliquez-nous...

MARIE. Eh bien!.. le breuvage qui avait été préparé pour Georges... il est entre les mains de la justice.

Mme VILLETTE, *à part.* Grand Dieu!...

CARPENTIER. Ah! madame Villette, madame Villette!

Mme VILLETTE. Oh! ne m'accusez pas... ne m'accusez pas... sur tout ce que j'ai de plus cher... sur la vie de mon fils... je vous jure que je suis innocente.

DUVERNEY. Et qui donc nous a trahis? qui donc a parlé?

MARIE. Moi.

DUVERNEY. Vous?

MARIE. Oui moi!..

Mme VILLETTE*. O Marie...

MARIE. Que voulez-vous? j'aimais aussi Georges, moi... je tremblais pour sa vie... je voulais le sauver... j'ai envoyé à Saint-Denis prévenir un médecin... un homme sûr qui pût me dire si ce fatal breuvage devait lui rendre la santé... il est venu cet homme, et jugez de mon effroi... le nom du procureur du roi... les mots de crime et d'arrestation ont été prononcés. J'ai compris alors l'étendue du danger qui vous menaçait, et je suis accourue pour vous avertir et vous sauver si nous le pouvons.

Mme VILLETTE. Ah! malheureuse!..... qu'as-tu fait?...

DUVERNEY, *à lui-même.* La justice!... la justice!...

CARPENTIER. Partons..... hâtons-nous.

Mme VILLETTE *et* MARIE, *à Georges qui rentre.* Eh bien!

GEORGES. Tout est prêt.

SCENE IX.

MARIE, Mme VILLETTE, DUVERNEY, GEORGES, CARPENTIER.

GEORGES, *à Duverney.* Une voiture vous attend.

* Duverney, Marie, Mme Villette, Carpentier.

DUVERNEY. Il est trop tard, rien ne saurait me sauver..... l'abîme est inévitable...

MARIE, *et* Mme VILLETTE. Monsieur...

CARPENTIER, *à Duverney.* On vous l'a dit, la justice va venir...

DUVERNEY. Je l'attendrai.

CARPENTIER, *à part.* Une voiture est prête... Sauve qui peut!...

Il sort par la porte dans l'angle de gauche.

SCENE X.

LES MÊMES, *hors* CARPENTIER.

GEORGES. Ah! monsieur, cédez à ma prière..... je veux vous sauver malgré vous... ma vie pour la vôtre... il faut partir!... il faut partir!...

DUVERNEY. Georges!... et c'est vous!... vous!

GEORGES. Ah! monsieur, j'ai tout appris: vous avez élevé mon enfance, je vous dois les bienfaits de l'éducation; mon devoir est de m'acquitter envers vous... Je suis votre fils aux yeux du monde, je veux l'être encore à vos yeux; oui, votre fils qui vous supplie à genoux... N'hésitez plus, partez!... partez!...

DUVERNEY, *relevant Georges.* Georges, un pareil dévouement pénètre mon cœur et l'éclaire... pardonne... je fus cruel pour toi... pour elle aussi... et sans haine... sans vengeance, tous deux...

Mme VILLETTE. Ah! monsieur, tout est oublié...

GEORGES. Mais le temps presse!...

MARIE. On vient.

DUVERNEY. Vous le voulez; je cède à vos vœux.

SCENE XI.

Mme VILLETTE, MARIE, PHILÉAS, DUVERNEY, GEORGES.

PHILÉAS. Le procureur du roi!

Mme VILLETTE *et* MARIE. Ciel!

GEORGES. Plus d'espoir!...

PHILÉAS. Si... si... il y en a.

GEORGES. Comment?

MARIE. Parle.

PHILÉAS. J'ons dit au procureur du roi que M. Duverney était parti avec M. Carpentier dans la voiture...

GEORGES. Bien... bien...

Mme VILLETTE. Mais que faire?

GEORGES. Vite... vite... là, dans cette chambre.

DUVERNEY, *à part.* Quel parti prendre! Dieu me l'inspirera.

Il entre dans la chambre.

JACQUELINE, *accourant.* Les v'là !

PHILÉAS. Il était temps.

Le procureur du roi entre, suivi de gendarmes et de paysans.

SCENE XII.

GEORGES, LE PROCUREUR DU ROI, Mme VILLETTE, MARIE, PHILÉAS, JACQUELINE, GENDARMES, PAYSANS.

MARIE. O mon Dieu, veille sur lui !

LE PROCUREUR DU ROI, *s'adressant à Georges et à Mme Villette.* M. Duverney !

GEORGES. Mon père ! il n'est pas ici, monsieur.

LE PROCUREUR DU ROI. M. Duverney n'est pas sorti. Carpentier seul était dans cette voiture qu'on est parvenu à rejoindre et qui le conduit en ce moment à Paris...

GEORGES, *à part.* Oh ! tout est perdu !

LE PROCUREUR DU ROI. Déjà nous avons visité partout... il ne reste plus que cette partie du logis... (*Aux gendarmes.*) Entrez dans cette chambre.

Il indique la porte de droite.

GEORGES, *se jetant au-devant de la porte.* Vous n'entrerez pas... on m'arrachera plutôt la vie.

LE PROCUREUR DU ROI. Faites votre devoir.

On entend un coup de feu dans la chambre où est Duverney.

TOUS. Ciel !...

GEORGES, *entrant dans la chambre, pousse un cri et sort aussitôt avec effroi.* Mort ! mort !

Mme VILLETTE. Georges, il te reste ta mère !...

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel